

LES CONTES

DE L'ABBÉ DE COLIBRI

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY



CONTES DE L'ABBÉ de COLIBRI



[Cailhava de l'Estendoux, ... François]

LES CONTES

DE

L'ABBÉ DE COLIBRI;

NOUVELLE ÉDITION AVEC PRÉFACE

PAR

Un homme de lettres fort connu [Charles Monselet]



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE
THÉOPHILE BELIN
29, quai Voltaire, 29

1881

PRÉFACE

Cet abbé Colibri *n'est autre qu'un grave membre de l'Institut, Cailhava, qui a fait représenter plusieurs pièces très sérieuses à la Comédie-Française et plusieurs autres moins sérieuses au Théâtre-Italien.*

Le Souper *est une œuvre anonyme de sa jeunesse, datée de 1772, et réimprimée plusieurs fois sous les rubriques Londres et Paris ; elle est inspirée de ces productions érotiques :* Angola, Thémidore, les Sonnettes, le Grelot, *etc., etc., qui reflètent avec une fidélité spirituelle les mœurs galantes de la fin du dix-huitième siècle.*

L'édition dont nous nous sommes servis pour donner celle-ci est l'édition de Didot jeune (an VI), imprimée sur très beau papier fort, et qui prouve que le membre de l'Institut, successeur de Fontanes, bien que continuant à garder l'anonyme, ne reniait pas les péchés fripons et inoffensifs de sa jeunesse.

Les estampes (de la main de l'auteur) indiquées

sur les gardes du premier et du second volume sont des mystifications qui ont dû avoir peu de succès auprès des bibliophiles. Ces deux volumes petit in-12 n'en sont pas moins devenus très rares et très recherchés et ont acquis un prix élevé dans les ventes.

Ils méritaient d'être réimprimés, car ils sont exquisement écrits, et particulièrement précieux pour l'histoire des habitudes et du langage.

M. Charles Monselet, dans ses Galanteries du dix-huitième siècle, *a rendu justice au* Souper *qui s'ajoutera désormais aux éditions Cazin sur tous les rayons des bibliothèques d'amateurs.*

Après cela, que vous importe que Cailhava soit né le 21 avril 1731, aux environs de Toulouse, au village de l'Estendowe, et qu'il soit mort à Sceaux, près de Paris, le 26 juin 1813? Il dort à quelques pas de Florian, et la société de la Cigale *n'en sait rien. C'était un original, qui, dans ses dernières années, s'était épris d'un amour enthousiaste pour Molière. Il portait une dent de l'illustre comique enchâssée dans une bague.*

Un excellent homme, d'ailleurs, comme tous ceux qui ont aimé les femmes.

Qui se survivra le plus, de Cailhava *ou de* l'abbé Colibri?

Ch. M.

PREMIÈRE PARTIE



INTRODUCTION

Il est onze heures du matin. Un abbé, assez semblable à une poupée de quatre pieds de haut, sourit aux dernières épreuves d'une brochure de sa composition. Il s'applaudit d'avoir fait une Épître en vers, et se promet de la faire servir pour toutes les femmes. Il la relit avec complaisance ; ordonne à son laquais de voler chez son imprimeur, de faire vite tirer quelques exemplaires, et de les lui apporter au Palais-Royal. Il se met à sa toilette, cache artistement sa petite bosse dans les plis d'un manteau de soie, est content de lui, et se trouve en état de figurer au lever de quelque jolie femme.

1

Déjà il traverse la rue de Richelieu, quand un déluge d'eau de senteur, dont tout le quartier est parfumé, lui fait lever la tête; il voit avec surprise qu'il est jour chez la comtesse de... Il monte chez elle; on l'annonce; Vénus lui sourit, il se croit Adonis.

La nouvelle Cypris, rafraîchie par un sommeil agréable et par un bain odoriférant, avait le teint d'une dévote. Elle était parée d'un de ces déshabillés charmants inventés par l'amour, et surtout pour l'amour.

Nonchalamment jetée sur sa bergère, elle parcourait les ouvrages de... L'abbé eut grand soin de louer les estampes et le papier; mais il blâma, comme de raison, l'uniformité de ton, de coloris, d'idées, qui caractérise toutes les productions éphémères de cet auteur. Il prit de là occasion de parler des siennes, les éleva aux nues très modestement, annonça que dans l'instant même une petite bagatelle faisait gémir la presse, et pria la comtesse d'en accepter la dédicace. A moi des dédicaces! s'écria la comtesse. Oui, Madame, continua l'abbé en prenant un ton mielleux; les enfants d'Apollon, que

l'intérêt guide, portent leur encens aux pieds de Plutus ; ceux que l'orgueil ou l'ambition dévore, le présentent à Junon ; pour moi, qu'anime seul le dieu des cœurs, je viens l'offrir aux Grâces.

Mais ! mais ! savez-vous bien, mon cher abbé, dit la comtesse, que vous êtes divin, délicieux ? L'abbé ne chicana pas sur les épithètes qu'on lui donnait, sourit, lorgna le sein de la comtesse, et déclama son Epître.

ÉPITRE ÉDICATOIRE

A MADAME DE...

Je laisse le nom en blanc par délicatesse; dit l'abbé. Si le vôtre paraissait à la tête de mon ouvrage, mon bonheur me ferait trop de jaloux.

ÉPITRE

Toi qu'Hébé, que Cypris verraient avec envie,
Toi qui rends à l'amour sa première candeur,
Toi qui sais l'embellir des traits de la pudeur,
Chère âme de mon âme! ô ma sensible amie!
Accorde à mon ouvrage un sourire flatteur.
C'est à toi, non aux Grands que mon cœur le dédie,
Pourraient-ils ajouter à ma félicité?
Ma bouche sur la tienne a goûté l'ambroisie,
Tu m'aimes... je jouis de la divinité!

Je pense en honneur que vous extravaguez, mon cher abbé, s'écria la comtesse; cette épître ne me va pas du tout. — Pardonnez-moi, dit

le cher abbé, et pour vous le prouver, faisons-en l'analyse.

Toi qu'Hébé, que Cypris verraient avec envie,

Convenez, Madame, que la déité de la jeunesse n'a pas une peau aussi fraiche, aussi éblouissante que la vôtre. Oh dieux! quel velouté! Pour cette gorge, vous m'avouerez que si celle de Vénus a besoin d'être soutenue par la ceinture enchantée, celle-ci se soutient d'elle-même. — Oh! finissez l'abbé, on peut faire l'éloge des choses sans les presser.

Toi qui rends à l'amour sa première candeur,

Il est vrai, dit la comtesse, que je déteste la fausseté : et si jamais je puis me résoudre à dire *j'aime*, rien ne sera plus vrai.

Toi qui sais l'embellir des traits de la pudeur,

Fi donc! l'abbé, ce vers n'est pas un éloge. Eh! quelles sont les femmes d'une certaine façon qui n'ont pas de pudeur?

Chère âme de mon âme! ô ma sensible amie!

Le premier hémistiche est fort; mais le dernier est vrai, je suis l'amie la plus vive! la plus

chau... Ah! vous verrez, vous verrez. — Je l'espère, Madame.

Accorde à mon ouvrage un sourire flatteur.

Si l'ouvrage vaut l'épître, lui et l'auteur le méritent bien.

C'est à toi, non aux Grands que mon cœur le dédie.

Pourquoi cela? Quelle folie! j'ai quelqu crédit, j'en conviens; mais que pourrai-je faire pour vous? — Attendez, Madame.

Pourraient-ils ajouter à ma félicité?
Ma bouche sur la tienne a goûté l'ambroisie,
Tu m'aimes... je jouis de la divinité!

Arrêtez, Monsieur l'abbé, arrêtez. Ces trois derniers vers ne me vont pas du tout; et jamais... — Il est vrai, Madame, que jusques ici ils ne disent pas vrai; mais Apollon a le droit de prédire; il ne tiendra qu'à vous de ne point démentir ses oracles, et de couronner l'amour le plus pur, le plus vif! — O ciel! que me proposez-vous? — Ah! Madame, pour l'honneur de l'épître! — Non! — Auriez-vous la cruauté de m'obliger à en faire une autre? — Comme il vous plaira; mais attendez-vous à la résistance la plus ferme. — Je ne vous le conseille pas, Madame; remarquez que je ne suis pas taillé

en athlète. — Finissez, dit la dame, en profitant de l'avis qu'on lui donnait, et en ne se défendant que bien faiblement, finissez donc. — Tout à l'heure. Je n'ai plus qu'un vers à effectuer. — Je sonnerai mes femmes. — Vous le pouvez, Madame, je les brave, je suis un Dieu; et l'épître a dit vrai d'un bout à l'autre. Adieu, Madame, je sors pour revenir bien vite mettre à vos pieds l'hommage dont vous êtes si digne.

ENVOI

L'ABBÉ *va au Palais-Royal. Il est abordé par le chevalier de..., jeune mousquetaire, que lui trouve un air heureux : l'abbé lui avoue qui son air n'en impose point, lui raconte son aventure, et lui nomme son héroïne.*

La comtesse de..., s'écrie le chevalier, je la connais, mon ami; je la connais, nous avons été élevés ensemble. Un jour que nous nous amusions à jouer à Colin-Maillard, nous nous trouvâmes cachés dans le même endrôit. Je n'étais pas novice; quoique très jeune, j'associai à nos jeux l'amour, qui, pour rendre la partie plus piquante mit son bandeau sur les yeux de la gouvernante de ma petite amie. De cette aventure, la pauvre enfant fut malade pendant quelques mois : on publia qu'elle avait été inoculée; mais on ne dit

point que j'étais le docteur. Je me rappelle l'opération avec volupté, et je ne serais pas fâché de la réitérer. Que veux-tu, mon ami? Je suis pour les inoculateurs, je tiens à leur système.

— Il est aisé de te satisfaire, lui dit l'abbé, voici mon laquais qui m'apporte la brochure que j'ai promise à la comtesse; charge-t-en, ne lui parle point du présent que m'a valu mon épître; pour prix de ta peine, tu pourrais bien obtenir la même récompense. Oh! peste! la dame est magnifique. Il prit un crayon, et mit sur la couverture du livre ces mots:

« *Une affaire indispensable m'empêche de* « *remplir mes engagements, on s'en charge* « *pour moi.* » Le porteur vous dira le reste.

Le chevalier était en chenille, son cabriolet l'attendait à la porte du jardin; il s'y précipite, recommande à son laquais de ne pas le priver du plaisir de crier ga-a-a-re, vole, arrive, remet le livre, rappelle le jour heureux du Colin-Maillard, veut reprendre ses droits; sa bouche et sa main qui se trouvent en pays de connaissance font les progrès les plus rapides.

La comtesse est extasiée, elle tombe des nues, dit-elle, de revoir le chevalier, et de le revoir téméraire, de tendre et soumis qu'il était. Elle veut le punir par un petit soufflet; le chevalier

savait qu'on doit baiser la main qui nous frappe, il le fit. Il savait qu'on doit rendre le bien pour le mal, il le fit. Il savait... que ne savait-il pas? Aussi, que ne fit-il point?

Finissez donc, Monsieur le chevalier, savez-vous que vous êtes d'une folie qui ne ressemble à rien? Je ne veux pas sonner, crainte de scandaliser mes gens; mais si jadis l'imprudence de ma gouvernante, un moment de curiosité de ma part, beaucoup d'impudence de la vôtre firent disparaître mon innocence, ne vous attendez pas au même bonheur. — Je sais bien, Madame, que le Phénix seul renaît de sa cendre. — Vous ne m'entendez pas. Je veux dire que vous ne triompherez pas de moi. — Eh bien, Madame, je vous céderai les honneurs de la guerre. Il est des occasions où le vaincu cueille autant de lauriers que le vainqueur. — Quel homme! il ne veut rien comprendre.

Les non, *les* si *volent quelque temps dans l'appartement; le livre que la belle tient encore, tombe de ses mains, donne le signal du tendre combat, se perd quelque temps dans une infinité de falbalas, et sort tout froissé de la tendre mêlée.*

La comtesse, très lutinée, se préparait à gronder le chevalier de son mieux; mais il était déjà dans l'antichambre. Elle le suivait en lui

criant qu'il était un étourdi, qu'il ne lui avait pas expliqué ce que voulait dire l'abbé par ce vers de Grécourt :

Le porteur vous dira le reste.

Vous m'excusere z, Madame, lui répondit le chevalier, du bas de l'escalier ; j'ai rempli ma commission ; vous save z tout ; et pour aujourd'hui, le porteur n'a plus rien à vous dire.

AVANT-PROPOS

Du genre et de l'origine de l'ouvrage.

Le chevalier s'empressa de joindre l'abbé. Celui-ci était occupé à raconter son aventure au président de Persac : le chevalier lui fait part de la sienne. Oh, parbleu, s'écrie le président, l'abbé a été payé de la dédicace, le chevalier a tiré parti de l'envoi ; je veux aller dire à la comtesse ce qui a donné lieu à l'ouvrage, et l'orner d'un avant-propos de ma façon. J'ai vu quelquefois la dame, je lui ai même une obligation essentielle ; c'est elle qui m'a conseillé de mettre de la poudre à la maréchale : je lui ai demandé la permission de lui faire ma

cour; je ne puis trouver un instant plus favorable. Il dit, il part, il arrive.

La comtesse était à sa toilette, occupée à sourire à celle de ses femmes qu'elle honorait de sa confiance, et à désespérer les autres. Le président, après le premier compliment, aperçoit une brochure presque ensevelie sous un tas de rubans et de pompons : il demande ce que c'est. Un ouvrage nouveau, lui dit-on; il est intitulé le *Souper*. — Ah! je le connais; c'est l'histoire d'un souper délicieux que j'ai fait avec quelques filles à la mode, l'auteur et un mousquetaire de mes amis : ils sont aussi tous deux de votre connaissance. — Oui, je les connais; comme cela, assez superficiellement; mais, vous me surprenez, président, quoi! vous faites des soupers avec des créatures, et vous l'avouez! Voilà qui est monstrueux! — Hélas! Madame, s'écria le président, en pressant doucement les genoux de la comtesse avec le sien, pour n'être pas aperçu de ses femmes, je suis bien excusable, puisque je ne m'engage dans des parties semblables, que pour oublier une ingrate que j'aime, que j'adore et qui

feint de ne pas voir tout l'amour qu'elle m'a inspiré! — Mauvaise excuse! quand on est fait comme vous, on triomphe tôt ou tard à force de persévérance. Gardons cet entretien pour un autre temps : je sens que je vous gronderais de votre peu de délicatesse; je n'entends pas raison là-dessus : parlons de l'ouvrage de l'abbé; oubliez qu'il est de votre ami; dites-moi franchement ce que vous en pensez. Est-il passable ? L'auteur a-t-il évité cette ennuyeuse symétrie qui annonce les productions d'un pédant? Le fonds en est-il amusant, varié, c'est-à-dire décousu? L'a-t-il parsemé de ces traits équivoques sur lesquels une femme décente peut à son choix glisser ou s'étendre en définitions? Le style en est-il rapide, inégal, négligé? A-t-il, enfin, travaillé en homme du monde, et pour les gens d'une certaine façon?

— Madame, dit gravement le président, je crois pouvoir décider d'un ouvrage d'esprit : j'ai, dans ma tendre jeunesse, mis le code et le digeste en vers burlesques, et je lis toutes les brochures du jour. Je vous assure que celle-ci aura le bonheur de vous plaire.

Vous y reconnaîtrez l'empreinte de ce siècle agréable qui se moque des règles, et confond avec une gentillesse singulière tous les genres, tous les styles. Vous louerez l'adresse avec laquelle l'auteur a su prendre tous les tons : celui du conte, du roman, de la pastorale, des petites pièces fugitives, du poème surtout! voilà ce qui cause le plus mon admiration. Il ne faut pas disputer des goûts. Monsieur Turcaret trouve qu'une trompette marine fait tout l'agrément d'un concert, et jette dans une douce rêverie : je soutiens que la poésie, ses portraits, son emphase, son enthousiasme parent merveilleusement un ouvrage en prose. Enfin, vous verrez. Vous croyez peut-être que l'amitié m'aveugle; je gage une discrétion, ma belle dame, qu'après avoir lu cette brochure vous ne pourrez jamais me dire quelle espèce d'ouvrage c'est.

— Comment donc? s'écria la comtesse avec admiration, ce sera du délicieux! — Oui, du délicieux; c'est le mot. — D'honneur, je suis comblée que le petit abbé ait du talent : l'on pourra du moins s'intéresser à lui. D'ailleurs, la mort vient de m'enlever

un serin pour qui je veux qu'il fasse une épitaphe; ma petite chienne est en folie, et je le prierai de faire son épithalame. Le champ est vaste! elle est charmante, ma petite Thisbé, et je la marie à Pyrame, le petit toutou de la grande marquise. Vous le connaissez? Mais il faut mettre le temps à profit, et pendant qu'on me coiffe, soyez mon lecteur. — Moi, Madame? — Oui, vous. — Songez, dit le président, à demi voix, que vous me mettez dans le plus cruel embarras, nous trouverons des situations, dont la peinture, jointe à vos charmes, et à la passion violente que vous m'avez inspirée... ne peuvent que me rendre l'homme le plus malheureux... à moins que vos bontés... La comtesse ne répondit rien, remit en riant la brochure entre les mains du président, fit défendre sa porte, donna une gimbelette à sa chienne, en la priant de ne point interrompre la lecture qu'on allait faire; et le lecteur, encouragé par un coup d'œil flatteur, lut le conte, le roman, l'histoire, le poème, enfin ce qui suit, et que vous appellerez comme il vous plaira.

3



LE SOUPER

CHAPITRE PREMIER

Joli souper manqué.

Nous étions à la fin du mois d'Août. La chaleur excessive de la journée, et une aventure qui m'était arrivée la veille, me mettaient de fort mauvaise humeur ; j'étais insoutenable, et je me boudais moi-même.

Je ne savais pas trop si j'irais bâiller dans quelqu'un de nos spectacles, ou lorgner aux Thuilleries, quand je m'avisai de monter pour me distraire, chez le chevalier de.... jeune mousquetaire, vif, enjoué, sémillant, ne parlant jamais, comme la plupart de ses camarades, de son major, ni des écuries de l'hôtel ; mais j'avais fort mal pris mon temps, il n'était pas de meilleure humeur que moi, et j'arrivai fort à propos pour ses gens.

Ah! mon ami, s'écria-t-il dès qu'il m'aperçut, je suis inconsolable. — Je le suis aussi; mais qu'est-ce? Aurais-tu perdu l'argent que tes parens t'envoyaient pour acheter une compagnie de cavalerie? — Oui; mais ce n'est pas ce qui me chagrine. A propos, qu'as-tu toi-même? Est-ce qu'il ne serait pas question du charmant abbé à la première nomination? — Bon! c'est bien ce qui m'inquiète. L'on fera tôt ou tard attention à mon mérite; d'ailleurs, je puis attendre commodément, n'ai-je pas un bon bénéfice de hasard?

Qu'appelles-tu, me dit le chevalier, en éclatant de rire, un bénéfice de hasard? — C'est le cœur d'une prude qui, voulant arranger en secret les bienséances et ses plaisirs, nous donne la direction de ses affaires. — Ah! fort bien! je comprends. Songe que je suis chevalier de Malte, et que je puis posséder des bénéfices aussi bien que toi; mais apprends-moi enfin quel est le sujet de tes chagrins. — Le voici; prends part à mon infortune. Tu connais ma vieille présidente? Je l'ai fait voir à tous mes amis comme une curiosité. C'est bien l'antique la plus rare! Ennuyé du triste métier d'antiquaire, je voulus me distraire avec un morceau plus moderne que je lorgnais au Palais.

C'est une jeune marchande tout-à-fait aimable. Ses yeux fripons disent aux passants: « Messieurs, si vous voulez faire emplette d'un joli

« bijou, entrez ici; adressez-vous à moi, et non
« à mon mari. »

Je l'aimai le premier jour que je la vis, le second je lui fis ma déclaration, le troisième je lui écrivis un billet conçu en ces termes :

« Je sais, mon bel ange, que votre mari doit
« passer la nuit à la campagne : j'irai souper
« chez vous, si je puis me débarrasser d'une
« vieille folle qui m'excède à force de tendresse.
« Je ne mènerai avec moi que l'amour, prenez
« soin de ne garder auprès de vous que les
« grâces. »

J'écris ensuite à la présidente qu'une migraine affreuse m'empêche d'aller chez elle. Je donne les deux lettres à mon laquais. Admire mon malheur! le butor s'enivre; et comme j'ai la prudence de ne mettre jamais d'adresse sur mes épitres amoureuses, il fait le quiproquo le plus impardonnable, et plus que suffisant pour le faire chasser, si je lui payais exactement ses gages.

La présidente reçoit le premier billet, vient furieuse chez moi, m'accable de reproches; et dans le temps que je cherchais à m'excuser, la marchande, alarmée sur ma santé par le billet que j'avais destiné à sa rivale, arrive, et me jette dans le plus grand embarras; conclusion, mon cher, l'intérêt l'emporta, comme à son ordinaire, sur l'amour. Je fus obligé de congédier Hébé pour traiter Cibèle; mais parbleu je m'en vengeai bien, et je lui fis chêre très mince.

— Je partage tes chagrins, me dit le chevalier écoute, et tu conviendras que je suis aussi malheureux que toi.

CHAPITRE II

Le chevalier raconte comment il a manqué aussi un souper charmant. — Tour de vieux mousquetaire. — Projet d'un souper plus heureux dans une petite maison.

J'ÉTAIS avant-hier à l'amphithéâtre de l'Opéra ; fort ennuyé d'y voir des hommes qui faisaient des efforts inutiles pour ressembler à des monstres, et des petits monstres qui, malgré tout l'art imaginable, avaient à peine figure humaine ; j'allais sortir, quand je vis paraître un ange sous l'habit d'une furie.

Je l'avouerai, mon cœur fut frappé. Que dommage, m'écriai-je, qu'une si belle enfant profane ses belles mains en agitant la torche infernale ! et qu'elle doit avoir bien meilleure grâce, lorsqu'elle joue avec le flambeau de l'amour !

Un de mes camarades, qui était avec moi, s'aperçut de l'impression que la danseuse faisait sur mon cœur ; il me quitta, et revenant au

bout d'une demi-heure : « Tranquillises-toi, me dit-il, tu verras de près la beauté qui te charme. Le duc de...., à qui elle appartient, ne va pas ce soir chez elle, j'ai obtenu la permission d'occuper sa place. A dix heures précises on portera chez la belle un souper fin, délicat, que je viens de faire ordonner. Nous humaniserons la furie, et nous la lutinerons à notre tour. »

J'eus seulement le temps d'embrasser mon ami, parce que la danseuse reparaissait. La volupté dirigeait ses mouvements ; mon âme les suivait tous, et mon imagination, perçant à travers les vêtements de l'Euménide, me faisait voir l'olympe caché sous la livrée des enfers.

Nous nous promettions tous les plaisirs des dieux, quand le duc de...., que nous ne connaissions pas, qui était derrière nous, et qui avait entendu tous nos complots, sut bien trouver le moyen de les déranger. Il courut chercher celui de nos officiers qui était de garde à ce spectacle, et nous montrant de loin : « Je « vous avertis, lui dit-il, que ces deux jeunes « gens ont formé le dessein de se couper la « gorge en sortant d'ici : croyez-moi, mettez-y « bon ordre en vous assurant d'eux. » Eh, le bourreau ! c'était lui qui nous assassinait.

Notre officier remercia le duc, obligea mon camarade et moi de monter dans une voiture, nous ramena chacun chez nous, où il nous ordonna les arrêts jusqu'à nouvel ordre ; et nous

avons passé, en enrageant, cette même nuit que nous destinions aux délices.

Enfin, je pestais encore ce matin de grand cœur, quand j'ai vu entrer chez moi l'officier qui nous avait arrêtés. Il était avec mon camarade ; il nous a raconté la supercherie du duc qui venait de l'en instruire, en nous invitant tous trois à dîner. Cet aimable seigneur nous a tant pressés de nous rendre à ses invitations, le plus souvent qu'il nous serait possible, en échange du souper qu'il nous avait escamoté, nous a prié avec tant de grâce d'excuser un tour de vieux camarade, que nous avons plaisanté nous-mêmes sur notre aventure. Cependant j'enrage ! voilà une nuit délicieuse que j'ai perdue.

— Mon ami, dis-je au chevalier, en l'embrassant avec transport, tu te montres digne de moi. Qu'il est beau de voir deux jeunes gens sentir le prix du temps, et gémir de le perdre ! C'est peu de nos regrets ; le président de Persac m'attend, il brûle de faire connaissance avec toi, allons lui demander à souper dans sa petite maison : je t'assure que demain le jour en paraissant ne nous fera pas rougir.

CHAPITRE III

Preuve d'une vocation très décidée pour la robe. — Départ pour la petite maison. — Accidents sur la route. — Aventure chez un commissaire.

Le chevalier accepta avec transport la partie que je lui proposais. Nous nous jetâmes dans son carrosse : il salua fort poliment en sortant tous les créanciers qui assiégeaient sa porte, et nous arrivâmes bientôt à celle du président, où j'eus une dispute avec le suisse qui ne voulait pas me laisser entrer. Il prétendait que son jeune maître était en méditation ; je lui dis un mot à l'oreille, il sourit, et nous montâmes.

Le chevalier tâchait en vain d'accorder le motif de notre visite avec la prétendue méditation du président. Persac, à qui je fis remarquer son embarras, lui parla ainsi : « Je me suis des-
« tiné toujours à la robe. Je puis dire, sans va-
« nité, que la nature m'a visiblement formé
« pour cet état, puisqu'elle m'a donné un teint

« trop frais, trop délicat, pour résister aux fati-
« gues de la guerre, et des cheveux si beaux,
« comme vous voyez, que ce serait un meurtre
« de les cacher dans une bourse, ou sous un
« casque.

« Mon père, qui, par malheur, est un dévot
« à trente-six carats, me trouvait un air trop
« dissipé, et refusait de m'acheter une charge.
« Une parente de ma mère, vieille, et dévote
« aussi par conséquent, qui loge avec nous, et
« de qui j'attends beaucoup de bien, refusait,
« par la même raison de me faire un état, quand
« le charmant abbé me donna le salutaire con-
« seil de faire le Tartuffe. J'ai obtenu tout ce
« que je désirais à l'aide ce personnage ridicule,
« que je ne joue que chez moi, et dont je me
« dédommage amplement, quand une fois j'ai
« pris l'essor. Ah ! vous verrez, vous verrez ce
« soir. »

Il allait continuer, lorsqu'on annonça monsieur de Saint-Val. « Bon ! dit le président ; c'est un moraliste qui blâme sans cesse ma complaisance pour les beautés à la mode ; j'ai envie de l'inviter à souper à la campagne ; là, je mettrai à ses trousses une petite créature tout adorable, qui, en le faisant tomber dans les faiblesses qu'il me reproche, me mettra, pour toujours, à l'abri de ses ennuyeux sermons.

Nous applaudîmes tous à l'idée de Persac : il donna tout bas ses ordres à son valet de chambre ; M. de Saint-Val entra : le souper

fut offert, accepté, et nous nous précipitâmes tous quatre dans le carrosse du chevalier en ordonnant aux autres de nous suivre.

Nos chevaux allaient comme le vent, notre cocher frappait les passants par l'énormité de ses moustaches et la grandeur de son bouquet; les laquais faisaient les mines les plus indécentes aux filles de boutiques; deux gros chiens qui couraient devant nous étourdissaient la pauvre infanterie : enfin, tout annonçait un équipage du bel air. Le chevalier jouissait des éloges prodigués à tous ses animaux, quand un maudit fiacre s'embarrassa dans nos roues, et fut fracassé dans la minute.

Un gros moine et un petit abbé extrêmement joli, qui étaient dans la voiture délabrée, furent mollement étendus dans la boue. Leur phaéton veut se fâcher. Le nôtre lui administre d'un air de dignité une volée de coups de fouet; la populace nous entoure; le guet survient, et nous sommes forcés d'aller chez un commissaire, qui, fier de voir arriver si bonne compagnie, prend tout de suite la morgue de son état.

Il demanda gravement au religieux qui il était. « Je suis, lui répondit l'homme au froc, procureur général des. . . . et ce petit abbé que vous voyez est mon neveu. » Oh! comme il mentait! on va le voir.

CHAPITRE IV

Suite de l'aventure chez le commissaire. — Accident imprévu qui arrive au petit abbé. — Le boulevard.

Le pédant en robe s'adressa ensuite à nous, et demanda notre nom, notre état. Nous le priâmes de nous dispenser de le dire; nous offrîmes de payer largement tous les dommages que nous avions causés, et surtout ses peines, s'il voulait nous renvoyer sans entrer dans un plus long détail : mais il insistait d'un ton impertinent, quand le petit abbé, qui avait tenu son mouchoir sur ses yeux, bien plus pour se cacher que pour essuyer ses larmes, poussa les hauts cris, se renversa sur le plancher et accoucha.

Nous criâmes au miracle. La femme du commissaire, la servante, le laquais de la maison, le clerc, les soldats, tout s'empressait de soulager l'accouchée en rabat. Le commissaire même

avait pris un air compatissant, quand tout à coup il fit changer la scène.

« Dieux ! s'écria-t-il, en examinant de plus près le faux abbé, que vois-je? c'est Manon ! la perfide ! qu'on la conduise à l'Hôpital....—Quel objet frappe mes yeux ! poursuivit d'un autre côté la femme du robin subalterne. Elle est avec le Père ****, elle n'est que trop coupable ! qu'on exécute vite les ordres de mon mari !

Arrêtez ! cruels ! dit le religieux, qui jusque-là avait resté comme foudroyé; arrêtez, et respectez une infortunée qui serait moins criminelle aux yeux du commissaire et de sa femme, si elle eût voulu écouter les propositions de l'un, et si l'autre ne l'accusait pas de lui avoir enlevé mon cœur. »

A ces mots, la scène varia encore. Les deux époux qui étaient si bien d'intelligence pour accabler Manon, s'accablèrent eux-mêmes des reproches les plus sanglants. Perfide !— volage !— libertin ! — la ruine ! etc.

« Eh bien, oui, poursuivit fièrement le commissaire, en secouant son énorme perruque et en apostrophant sa respectable épouse, j'ai suivi votre exemple. J'ignorais vos intrigues avec le moine, mais je m'étais aperçu de vos complaisances pour le clerc.— Et moi de celles que vous avez pour ma cuisinière. Vous la chargez souvent d'une besogne dont je m'acquitterais aussi bien qu'elle.

Oh! puisque la chose est ainsi, s'écria le la-

quais, la cuisinière est grosse; mais mon maître peut payer les frais de ses couches, ou la faire épouser à M. le sergent que voilà : toutes les fois qu'il amène ici quelqu'un, il lui fait la cour; il lui a même donné ce perroquet, et ce n'est pas pour enfiler des perles... Suffit, je sais ce que je sais....»

Le bruit augmenta avec le nombre des intéressés. Le perroquet, enchanté de se voir un des acteurs de l'aventure, répétait en riant tous les mots qu'il entendait, ce qui faisait un concert plaisamment ridicule.

Nous priâmes malignement M. le commissaire de nous expédier, et de dresser un procès-verbal bien circonstancié de tout ce que nous avions entendu. Il nous envoya promener, nous le prîmes au mot; et nous volions vers la petite maison, lorsqu'en traversant le boulevard, nous nous trouvâmes, sans nous en apercevoir, engagés dans la multitude des carrosses qui l'embellissaient ce jour-là. Nous nous amusâmes quelque temps à considérer l'étourderie à cheval; le libertinage en robe de brocart; la coquetterie ensevelie sous le fard, les pompons et les diamants; la moderne opulence insulter du haut d'un char traîné par six chevaux à l'honnête pauvreté qui rampait dans les allées des côtés : mais nous prîmes de l'humeur en voyant qu'il nous était impossible de rompre la file.

Une bouquetière s'accrocha à l'une de nos

portières, et fut d'abord très mal reçue; cependant elle était si jolie, elle avait une petite mine si friponne, elle présentait sa marchandise de si bonne grâce, et polissonnait si joliment en nous l'offrant, que peu à peu nous nous humanisâmes. Nous chiffonnâmes ses bouquets et son mouchoir, nous la priâmes de nous raconter les aventures des femmes qui nous entouraient.

Volontiers, nous dit-elle, je suis instruite, j'ai plus d'un talent, plus d'un commerce, et je commence.

CHAPITRE V

La bouquetière raconte les aventures de plusieurs nymphes du boulevard.

Voyez-vous cette danseuse qui, pour faire croire qu'elle est toujours vive, sautille même dans son vis-à-vis? Elle me boude; elle a raison. Je lui jouai, l'année dernière, un trait sanglant.

Un jeune seigneur la vit, la trouva assez drôle, voulut l'avoir, chargea un demi-bel esprit, son complaisant, de la lui procurer; celui-ci me donna à son tour cette commission, et me mit de la partie carrée.

Croiriez-vous que cette petite princesse fut choquée de se trouver avec moi? Je lui représentai que s'il y avait quelque différence entre nous, elle était à mon avantage, puisque je vendais journellement des fleurs qui n'étaient point fanées, et que personne ne s'était jamais plaint de leurs épines. Elle ne goûta pas mes raisons; je voulus l'en punir, et j'agaçai si bien le mar-

quis, que je l'amenai au point de comparer mes charmes l'un après l'autre. Tout bien examiné, j'eus le marquis, le complaisant lui resta; je fus ramenée à la ville, triomphante dans un char à six chevaux fringants comme moi; et elle n'eut pour équipage qu'une brouette, à laquelle elle força le demi-bel esprit, si souvent mystifié, de servir de diligence.

Examinez la petite Joujou ; elle est toujours jolie, toujours courue ; cependant ses gens ne sont pas aussi richement mis que l'année dernière. Son carrosse est moins brillant. Elle ne change plus de chevaux tous les mois : d'où vient cela ? Je le sais bien. C'est qu'elle a un coup de soleil pour un cadet de Gascogne qui la ruine. Il est vrai qu'elle n'est pas fille à perdre d'un côté sans gagner de l'autre. Elle met tous les soirs sa bourse à côté de sa bougie de nuit, et permet à son amant de prendre deux louis toutes les fois qu'il lui donne une preuve sensible de sa tendresse. Ses amis ont beau lui dire qu'elle est la dupe du marché, que les habitants de la Garonne trichent à tous les jeux ; elle répond que les femmes s'embarrassent fort peu d'être trompées, pourvu qu'elles le soient bien.

Ah ! ah ! la divine Raton n'a qu'une remise. On voit bien qu'elle a perdu son cher oiseau, cet oiseau précieux qui lui valait quinze louis par jour, et une bonne nuit. Vous riez ? Cet oiseau, qui vous procure quinze louis par jour et une bonne nuit, vous fait faire des jugements

téméraires. Ecoutez-moi, et rougissez d'avoir eu mauvaise opinion de votre prochain.

Raton avait un perroquet superbe et très bien instruit, puisqu'il possédait le jargon des coulisses. Un jour que la Raton était pressée d'avoir de l'argent, elle s'avisa de faire une loterie de son cher perroquet. Il est estimé quinze louis ; le sort décide en faveur d'un jeune abbé qui, trop poli pour vouloir profiter tout seul de son bonheur, offrit de rendre le perroquet à des conditions si honnêtes qu'elles furent bientôt acceptées. On prit goût aux loteries. On en fit régulièrement tous les jours qui eurent le même succès ; mais, hélas ! l'inconstante fortune accorda le perroquet à un vieil officier que la Raton avait souvent raillé sur son âge. Il sauta avec empressement sur l'animal ; et, lui tordant le cou, il l'apporta à notre héroïne, en lui disant malignement : « Mademoiselle, je vous « le remets dans un piteux état ; mais à mon « âge, cela ne peut guère être autrement. J'es- « père que vous ne m'en voudrez point ; je suis « bien plus à plaindre que vous. »

Autres faiseuses de loterie ! Voyez-vous ces deux figures plâtrées qui remplissent de leur rotondité cette énorme berline. Elles étaient, l'été dernier, à Rouen, où elles annoncèrent que, lassées de leurs diamants, elles voulaient en faire une loterie. Leurs adorateurs s'empressent de prendre les billets. Elles touchent l'argent, remettent le jugement du sort au lende-

main, partent dans la nuit, et laissent une lettre circulaire conçue en ces termes : « Nous nous « sommes enfermées seules dans notre appar- « tement ; nous avons tiré la loterie ; ma sœur « a gagné les deux colliers, moi les boucles « d'oreille et les sultanes. Nous sommes heu- « reuses, comme vous le voyez. Adieu. »

Bon ! j'aperçois la baronne de... avec son mari ; c'est moi qui les ai réconciliés. Je fais quelquefois de bonnes œuvres, comme vous voyez ; témoin celle-ci.

La baronne vivait depuis longtemps avec son mari, comme s'ils eussent été séparés. Elle n'est pas femme à souffrir patiemment les ennuis du veuvage. Elle me confia ses chagrins, et me pria de lui prêter ma maison pour y voir décemment ses consolateurs. J'y consentis. Je la servis avec tout le zèle, toute la discrétion possibles, croyant qu'elle proportionnerait la récompense aux services ; point du tout ! La baronne, qui avait la fureur des jeunes gens, et qui par conséquent était chargée des frais, ne me donnait qu'un louis par semaine. Je fus piquée. Je résolus de m'en venger ; voici comment :

Un jour que la dame attendeit compagnie chez moi, je courus chez son mari ; je lui dis qu'une femme jeune, joiie, folle de lui, l'attendait dans ma maison ; il courait les aventures ; celle que je lui proposais ne l'effaroucha pas ; il vola, et trouva sa digne femme. Furieux, égaré, ne se possédant pas, il l'accabla de repro-

ches, et allait peut-être faire pis, quand l'adroite femelle, tirant tout à coup un grand mouchoir, s'écria, en sanglotant : « Trop cher et trop per-
« fide époux ! me voilà donc bien certaine des
« infidélités que tes froideurs ne m'annonçaient
« que trop ; j'en mourrai ! N'importe ! je suis
« enchantée d'avoir eu recours à cette ruse pour
« me convaincre entièrement de mon malheur,
« et me hâter de quitter une vie à laquelle rien
« ne peut désormais m'attacher, puisque je
« perds le cœur du seul objet que j'adore. »

A ces mots, elle se renverse sur un canapé, sa gorge s'enfle, ses membres se raidissent, ses dents serrées ne laissent échapper, avec peine, que quelques cris plaintifs, elle reste enfin sans mouvement.

J'avoue que j'aurais été la dupe de l'évanouissement, si, pour me mettre dans ses intérêts, la belle pâmée n'eût glissé dans mes mains un diamant de prix. Alors mon zèle pour elle se ranima. J'accablai de reproches le mari, qui, pénétré d'amour, de respect, de reconnaissance, se jeta aux pieds de sa femme pour lui demander pardon de ses égarements et de ses infidélités. Je crus qu'il était temps de me retirer. Je regardai à travers la porte, je vis le baron signer la paix, et jurer que la baronne était la plus vertueuse, la plus respectable des femmes, sur ce même canapé qui avait été si souvent témoin du contraire.

A peine l'histoire de la baronne était-elle

finie, que cette dame salua Persac ; il en rougit, en nous avouant qu'elle était sa cousine. Le chevalier le persifla tant sur sa rougeur déplacée, que la bouquetière nous proposa de l'en punir, en nous faisant part d'une aventure qui lui était arrivée avec une femme qu'elle nous montra dans un carrosse. Le chevalier le lui défendit. Nous l'en priâmes au contraire, et elle nous satisfit.

CHAPITRE VI

Le nouveau débarqué. — La fausse généreuse. Le faux milord.

Remarquez bien notre héroïne, nous dit la bouquetiere ; examinez comme elle porte fièrement sa tête, comme elle sait se donner un air de grandeur. M. le chevalier, encore jeune, nouvellement débarqué, et novice, puisqu'il faut trancher le mot, la vit à cette même promenade, la trouva charmante, divine, adorable; mais ébloui par le brillant de son carrosse, par la quantité de ses diamants, il la prit tout au moins pour une duchesse, et n'osa la lorgner qu'à la dérobée.

La dame, qui s'aperçut de sa bonne fortune, encouragea le chevalier en le regardant à la faveur de son éventail ; le second jour, elle lui sourit; le troisième, elle accepta un bouquet que je fus chargée d'apporter à sa portière ; le quatrième, elle lui permit de monter dans son

carrosse pour le remercier et lui fournir l'occasion de déclarer sa passion ; le cinquième, elle avoua que, née avec un cœur tendre, elle n'avait pu résister aux regards pleins de flamme du chevalier ; qu'elle s'était informée de sa naissance, de ses mœurs, qu'elle en était assez contente ; mais que n'étant pas de ces femmes frivoles qui forment un engagement en l'air, elle veut éprouver son amant avant de se faire connaître. Le sixième jour, elle demande du tabac au chevalier, se récrie sur la petitesse de sa boîte, et lui en offre une magnifique qu'il ne veut point accepter.

Enhardie par ce refus, la dame présente une montre superbe qu'on refuse aussi très poliment. Il est délicieux ! s'écria-t-elle, est-ce qu'on fait des façons pour des misères semblables, quand on s'aime ? Vous verrez que si j'avais fantaisie d'un des bijoux du chevalier, il ferait le cruel. — Ah ! madame, que ne suis-je assez heureux pour avoir quelque chose qui pût vous plaire ? — Vous seriez enchanté de m'obliger, n'est-ce pas ? Eh bien ! je veux vous procurer ce plaisir. Mes femmes ont oublié de mettre de l'or dans ma bourse, je dois aller jouer, prêtez-moi cinquante louis jusqu'à demain. Quoi ! tout de bon ? Il ne se fait pas prier ? Il est tout à fait charmant ! je les accepte. Adieu, mon cher chevalier, à demain. Je vois bien qu'il faudra finir par être reconnaissante, et que la belle résistance que j'avais projetée

n'ira pas à la huitaine. Eh bien, voilà les femmes.

Je voudrais pouvoir vous dépeindre la joie, l'enthousiasme du chevalier ; il se figura que les cinquante louis avaient été empruntés pour l'éprouver. Il invita à souper ses amis et ses moindres connaissances, pour leur dire qu'il avait fait la conquête la plus brillante. Il ne dormit pas. Il épuisa toutes les ressources de la parure, et vola au rendez-vous où la dame le reçut avec de grands éclats de rire.

— Avoue, mon roi, lui dit-elle, que j'ai tout l'air d'une femme de qualité. Il est vrai que je suis six mois de l'année dans mes terres; ici, je suis ce qu'on appelle une fille. J'ai un caprice pour toi, viens ce soir à minuit dans telle rue, telle porte cochère, tel étage, m'apporter la quittance de ma dette; je veux m'en acquitter dans les bras du plaisir.

Pour cette fois, le chevalier, devenu tout à coup plus discret, se garda bien de réunir ses amis pour leur faire part de la suite de son aventure. Ce ne fut qu'après bien des réflexions qu'il se détermina à la raconter à l'un de ses parents, et à le prier de l'aider à rattraper son argent. Celui-ci y consentit et en vint heureusement à bout; voici comment :

Il se para magnifiquement, monta dans un carrosse superbe, et vola au boulevard. Voir la dame, la lorgner, lui sourire, lui envoyer des bouquets, lui faire demander la permission d'en-

trer dans son carrosse, l'obtenir, ce fut pour lui l'affaire de deux jours.

Notre aventurière s'empressa d'affecter une prodigalité qui l'avait enrichie. Elle présenta la boîte et la montre qu'elle avait offerte au chevalier, y joignit un flacon superbe, en faveur de l'accent anglais que le faux amant avait pris; mais elle ne fut pas peu surprise, quand, au lieu de faire cette belle résistance à laquelle elle s'était attendue, le milord empocha ses bijoux, et jura, en très-bon français, de les garder jusqu'à ce qu'elle eût rendu les cinquante louis qu'elle avait empruntés à son cousin. La fausse généreuse eut beau avoir recours aux mines, aux agaceries, il fallut financer; et elle jura, sur sa bourse, de n'avoir désormais pas même l'ombre de la générosité.

Le président prit sa revanche, persifla le chevalier, qui avoua de bonne foi avoir été très-novice en arrivant à Paris; et la bouquetière continua :

Admirez, je vous prie, la vanité de Rosette, qui me regarde par dessus l'épaule, parce qu'elle a un carrosse, des gens et des diamants. Ignore-t-elle que je suis dans l'âge de plaire, et qu'elle commence à vieillir? Il ne me faut qu'un bon moment pour devenir opulente? Un mauvais quart-d'heure peut, au contraire, culbuter sa fortune, changer son carrosse en tonneau, et lui faire reprendre le titre modeste de ravaudeuse. Les filles ne brillent pas long-

temps, et ressemblent tout à fait aux fleurs que je porte. On les a cultivées avec soin pour les vendre : un manant les a cueillies : aujourd'hui un petit-maître les paiera beaucoup plus cher qu'elles ne valent : demain, grâce aux soins qu'on aura pris pour leur conserver un reste de fraîcheur, elles passeront dans les mains d'un valet de chambre : après demain, elles seront jetées dans la rue, et deviendront le partage de la canaille.

La morale de la bouquetière nous amusait assez ; mais notre cocher trouva le secret de se débarrasser de la foule, nous payâmes largement l'historien femelle du boulevard, et nous arrivâmes, en riant, à la petite maison. L'on verra, dans le chapitre suivant, quelles personnes nous y attendaient.

CHAPITRE VII

La petite maison. — Le bain. — Agréable surprise.

La petite maison de Persac est charmante. Les appartements en sont très bien distribués; tous les meubles y affichent la volupté. On sent, en mettant le pied dans ce séjour enchanté, que c'est le temple du plaisir, et l'on est dévoré du désir d'y sacrifier, dût-on y servir de victime.

Un parterre simple, mais bien dessiné, charme l'odorat et les yeux par la diversité des fleurs dont il est orné. Zéphyre y trouve Flore plus belle que partout ailleurs, aussi y soupire-t-il plus agréablement.

Deux petits bois touffus bornent agréablement la vue, et s'opposent aux regards curieux des voisins. Ils semblent annoncer par leur obscurité qu'ils sont destinés aux plus mystérieux des sacrifices. Nous nous enfonçâmes dans celui que nous trouvâmes sur notre droite; il recé-

lait un bassin dont l'eau étoit si claire qu'elle répétait jusqu'aux plus petites feuilles des arbres qui l'entouraient. « Amis, s'écria le prési-« dent, le soleil va se précipiter dans l'onde, « imitons-le : peut-être chacun de nous trouve-« ra-t-il une Thétis qui le recevra dans son « sein. »

Le sévère M. de Saint-Val goûtait beaucoup notre partie, il en faisait l'éloge quand une tente, placée à l'extrémité du bassin, frappa ses regards. Il s'informa de l'usage auquel elle était destinée. C'est, lui dit Persac, une conserve où sont enfermés des poissons très délicats : j'espère vous en faire goûter. Ils sont si peu difficiles à prendre qu'ils courent souvent aprés le pêcheur, et viennent mordre à l'hameçon jusque dans la main.

A peine avait-il fini de parler que nous entendîmes donner du cor. Nous tressaillîmes tous sans savoir pourquoi. La tente disparut, et nous laissa voir quatre jeunes beautés dont les charmes, à demi cachés dans l'onde, changèrent le bain en bassin de feu.

L'une de ces belles était une grande brune, qui en imposait par son air majestueux ; aussi représentait-elle Diane dans son bain. Elle était taillée en Sabine et non en Grâce ; mais ses attraits, quoiqu'en gros volume, ne faisaient pas moins désirer à tous ceux qui la voyaient, de jouer avec elle le rôle d'Endymion.

Les trois nymphes, qui s'empressaient à servir

la Diane, offraient des charmes plus délicats, plus mignons, faisaient contraster, avec son air de grandeur, leurs mines enfantines, et partageaient nos hommages.

Quelle fut la surprise du chevalier et la mienne, quand nous reconnûmes, lui sa danseuse, et moi ma petite marchande ! Nous volions à elles ; la Diane, nous arrêtant : « Téméraires, nous « dit-elle, ignorez-vous l'histoire d'Actéon ? « Vous apprendrez comme je punis les auda- « cieux : bientôt les cornes vont pousser de « toutes parts. » Elle nous jeta en même temps de l'eau avec ses belles mains, de si bonne grâce que nous nous aperçûmes bien vite de la métamorphose.

Un éclat de rire, presque général, mit fin au sérieux qu'affectaient nos divinités. « Je con- « nais mieux la mythologie que mon code, « leur dit le président : la nymphe des bois ne « métamorphosa Actéon en cerf que parce qu'il « eut l'incivilité de fuir après avoir contemplé « tous ses charmes : ce sont de ces torts que les « beautés célestes pardonnent aussi peu que les « terrestres. Vous voyez que nous sommes plus « polis, traitez-nous plus favorablement. Les « déités tinrent conseil. Le résultat fut que la « divinité leur serait à charge si le plaisir de « s'humaniser leur était défendu ; et elles nous « tendirent les bras. »

CHAPITRE VIII

L'attrait du plaisir. — Triomphe de la philosophie de Saint-Val. — On sort du bain.

L'ATTITUDE de M. de Saint-Val était extrêmement comique. Il était resté immobile depuis l'apparition des nymphes, les yeux attachés sur elles, et la bouche à demi ouverte, comme pour respirer la volupté, ou laisser exhaler le feu qui le dévorait.

Il s'aperçut, mais trop tard, que Persac lui avoit tendu un piège. Une mauvaise honte, l'empêchant de céder, allait lui faire prendre la fuite, quand le plaisir vint à combattre cette rivale, qui, toute faible qu'elle est, ne laisse pas de lui enlever quelques sujets ; le plaisir se peignit des couleurs les plus vives dans les yeux de ses prêtresses ; il soupira ; il sourit sur leur bouche ; il palpita sur leur sein.

Les feuilles des arbres semblaient, en s'agitant, répéter : Plaisir ! plaisir ! le ruisseau qui enrichissait notre bain de ses tributs paraissait,

en tombant de cascade en cascade, peindre le plaisir aux rives fleuries qu'il arrosait; l'air qui nous entourait était le plaisir lui-même. Enfin, M. de Saint-Val céda de bonne grâce. Il vola comme nous pour couvrir de mille baisers mille charmes différents. Et le désir vint, son sceptre à la main, achever de bannir tous ses scrupules.

Une coquette bien adroite est une enchanteresse qui sait se varier, qui fait sans cesse éprouver des nouveaux désirs ; tendre, passionnée, emportée, voluptueuse, elle réunit les charmes de toutes les femmes ; et l'on croit toujours la voir pour la première fois. Telles étaient nos belles.

Nouveaux Protées, elles prirent dans un instant cent formes différentes. La dernière nous paraissait toujours plus séduisante. Elles eurent vingt caprices; tous tournèrent au profit de l'amour.

Tantôt douces, complaisantes, c'étaient de tendres tourterelles qui frémissaient doucement de plaisir à l'approche de leur compagne. Tantôt fières et sévères, elles nous dérobaient malignement les trois quarts de leurs charmes en troublant l'eau : mais peu à peu l'onde devenait plus claire qu'un cristal, et les trésors qu'elles avaient quelque temps cachés, nous paraissaient plus précieux.

La Diane et ses nymphes nous obligèrent à nous éloigner. Elles se parèrent de robes de taffetas rose, chaussèrent des brodequins de la

même couleur, chargèrent leurs épaules d'un léger carquois, et disparurent en décochant quelques flèches ; les plus dangereuses ne partaient pas de leurs mains.

Nous cherchâmes vainement nos habits. Nous fûmes obligés de composer aussi notre parure avec des robes, des brodequins, des carquois que nous trouvâmes sous notre main, et nous courûmes après nos fugitives, bien certains de ne pas tarder à les rejoindre. L'amour devait ralentir leur course, et précipiter la nôtre.

Elles étaient cachées en embuscade à l'entrée du bois. Dès que nous parûmes, elles nous agacèrent en nous jetant des fleurs à la tête, et dirigèrent leur course vers le labyrinthe pratiqué dans le second bosquet : on devine assez qu'elles avaient dessein de nous y attirer.

CHAPITRE IX

Le labyrinthe. — Plaisante façon de jouer la comédie. — On soupe. — Nouveau plan d'amusement.

NOUVEAUX Thésées, nous nous enfonçâmes dans le labyrinthe. Nos Arianes, qui avaient projeté de s'y perdre avec nous, se gardèrent bien de nous faire présent d'un peloton de fil. Le milieu de ce dédale forme un salon de charmille. Tout autour sont pratiqués de petits cabinets parés d'un seul sopha de gazon et d'une tapisserie de chèvre-feuille entrelacée avec du jasmin et des roses.

Nos beautés prirent dans ce séjour charmant, un air plus mutin, plus agaçant. Elles se jetèrent d'elles-mêmes sur l'herbe fleurie, qui, en se relevant autour d'elles, semblait nous cacher leurs charmes exprès pour nous inspirer le désir de l'écarter, et de nous venger en la foulant voluptueusement.

Déjà la plus vive impatience animait nos re-

gards et nos gestes, quand la Diane proposa de jouer au corbillon. L'idée nous parut extravagante, les nymphes la trouvèrent divine ; il fallut céder à ce nouveau caprice ; heureusement deux rimes, tout au plus, leur étaient familières ; elles eurent bientôt épuisé leurs gages. Persac fut d'une voix unanime élu juge. On le couronna de fleurs ; et prenant l'air et le ton qui convenait à sa dignité, il ordonna à chacune de ses clientes de se choisir un second pour aller méditer avec lui dans un des cabinets de chèvrefeuille.

La pénitence n'était pas désagréable, aussi fut-elle acceptée, et exécutée de très-bonne grâce. La Diane s'empara de Persac. La danseuse qui avait triomphé de Saint-Val, voulut jouir de sa victoire, au grand regret du chevalier. Je riais de son dépit, quand ma petite marchande le vengea, en lui donnant la préférence sur moi. Je me consolai bientôt avec mademoiselle Sophie, fort jolie actrice de province, qui me fit l'honneur de me choisir pour jouer un rôle tendre avec elle.

Sophie me fit voir qu'elle est pour le moins aussi bonne actrice sur le gazon que sur les planches. Oh ! qu'elle a les gestes beaux ! que son coup d'œil est expressif ! qu'elle sent bien le rôle qu'elle joue ! qu'elle sait bien enfin donner de l'âme à la passion !

La toile se leva, et me laissa voir une décoration, dont le fond blanc, mais légèrement cha-

marré de rouge, de bleu, et d'un noir ébène, frappait non seulement la vue, mais tous les autres sens.

Ma bouche ouvrit la scène, et en joua une des plus agréables, qui servit de prologue. Sophie me proposa de représenter Zaïre, j'applaudis à son choix. Je crois être Orosmane. Je mets ma vie et mon sceptre aux pieds de Zaïre ; mais bientôt ma tendresse se change en fureur : je me précipite vers mon amante : le poignard brille à ses yeux, pour disparaître dans son sein ; elle s'écrie : Je me meurs. Je deviens furieux,... je m'agite,... je verse un torrent de larmes amoureuses,... et je meurs à mon tour.

Nous donnâmes un peu de relâche au théâtre; mais il fut court. L'actrice, exacte sur les usages, voulut jouer une seconde pièce ; elle choisit l'oracle, pour avoir le plaisir de caresser Charmant, et de le ramener en laisse sur la scène.

Echo ne répéta, pendant quelque temps, que de tendres soupirs, et des mots consacrés au plaisir ; mais sur un ton d'élégie et d'un air à nous faire comprendre qu'elle voulait beaucoup de mal à Narcisse de ne lui avoir pas appris un langage aussi doux.

Après la comédie, l'on va souper ordinairement ; nous gagnâmes un salon où l'on avait déjà mis sur une table un souper digne des Dieux. Quatre petits laquais vêtus en Ganymè-

des nous servirent, et nos compagnes n'en furent pas jalouses. Elles avaient des preuves de notre bon goût.

Quand des mets délicats eurent apaisé notre appétit, quand des vins délicieux eurent un peu ranimé notre vivacité, nous admirâmes le salon où nous étions. Il était carré; quatre glaces couvraient les façades et une cinquième formait le plafond : de sorte que les fruits montés, les fleurs, dont les corbeilles étaient ornées, les bougies et nos vêtements, se multipliant à l'infini, faisaient le spectacle le plus agréable.

Le champagne grimpa au cerveau de nos compagnes; elles nous dirent mille folies, nommèrent tous les hommes, toutes les femmes de la cour, de la ville avec qui elles avaient fait des parties. Cependant la conversation allait languir, quand la danseuse imagina de la ranimer, en racontant, chacun à notre tour, la façon dont nous avions vendu, donné ou laissé prendre nos prémices.

Dans ce moment nous ne pouvions mieux faire. Nous renvoyâmes nos gens, et la Diane commença ainsi.

CHAPITRE X

La vertu de la Diane court de grands risques. — On l'attaque. — Elle combat. — Trait d'avarice de son oncle.

Je dois le jour à d'honnêtes Normands. A peine avais-je dix ans, que ma virginité courut de grands dangers ; voici comment : On m'envoyait à l'école chez une bonne femme. Un vieux libertin qui logeait dans sa maison se sentit rajeunir en voyant continuellement passer devant sa porte infinité de petites filles. Il imagina d'en attirer quelqu'une chez lui ; pour cet effet, il fit sur l'escalier une traînée de dragées, qui continuait jusque dans son appartement.

J'étais passablement gourmande. Je trouvais une praline, je la dévorais. Je courus à une seconde, une troisième, et insensiblement l'appât me conduisit jusque dans l'antre du satyre, qui ferma aussitôt sa porte, et m'emporta sur son lit. Je crus qu'il voulait me donner le fouet,

pour me punir de ma gourmandise. Je pleurais, je criais, j'alarmais la maison, et l'on vint arracher la colombe innocente d'entre les griffes du vautour. Autant que je puis m'en souvenir, il était temps.

Cette aventure, à laquelle je réfléchissais en grandissant, me donna de l'aversion pour tous les hommes. Je touchais à ma vingtième année, et je n'avais pas encore prêté l'oreille à la plus petite douceur. Un de ces papillons, qu'on distingue des autres par un petit collet, me trouva charmante, divine ; il me fit, d'un ton doucereux, les propositions les plus impertinentes ; mais la déesse qu'il encensait le repoussa bien loin de ses autels.

Un Adonis en robe étala ensuite, près de moi, tout son mérite, c'est-à-dire, celui que son baigneur, sa bouquetière et son parfumeur lui donnaient. Ce fut en vain. Il ne put jamais se mettre en bonne odeur auprès de la cruelle.

Un jeune Mars se laissa encore vaincre par mes charmes. Il faisait tous les jours défiler son régiment sous mes fenêtres, dans l'espoir d'être mon vainqueur à son tour. Mon cœur n'en devint pas plus martial. Bien loin de m'engager au plus petit combat, à la moindre escarmouche, les armes du colonel me firent toujours peur.

Enfin, les maris me citaient à leurs femmes, les pères à leurs filles. J'étais ce qu'on appelle

un dragon de vertu. Mais, hélas ! ma fortune m'apprit, en se délabrant, combien il est difficile d'être indigente et vertueuse. Mon père et ma mère moururent, et ne me laissèrent pour tout bien qu'un procès, dont le succès devait pour toujours décider mon sort. Je le perdis, ce malheureux procès ; et je sais, à n'en pouvoir douter, que le second de mes adorateurs n'y avait pas peu contribué. On n'est pas impunément plaideuse et cruelle.

Une seule ressource me restait. J'avais un oncle curé à quelques lieues de la ville. Je lui écrivis une lettre fort touchante, pour lui peindre ma situation, et les dangers que courait ma vertu ; je lui marquais que mon dessein était de m'entretenir honnêtement avec l'ouvrage de mes mains. Je finissais par le prier de me prêter cinquante pistoles, qui m'étaient absolument nécessaires pour mille petites avances.

Mon oncle reçut mon commissionnaire avec de grandes démonstrations de joie, jura mille fois qu'il voudrait pouvoir trouver l'occasion de m'être utile, prit la lettre avec empressement, et la dévora ; mais quand il fut à l'article essentiel, son visage s'allongea, son front se rida, son air gracieux disparut ; il frotta souvent ses lunettes, et eut recours, pour éluder ma demande, à l'expédient le plus ridicule dont un avare puisse s'aviser.

Il substitua, en lisant ma lettre, le mot de *pistolets* à celui de *pistoles*. Son vicaire, son

clerc, sa gouvernante même, se récriant sur la singularité de l'idée, eurent beau lui dire que je lui demandais cinquante pistoles, qu'il n'y avait pas moyen de s'y méprendre, que le mot *pistoles* était écrit bien lisiblement, et mieux orthographié que le reste de la lettre ; il se fâcha, il leur soutint qu'ils ne voyaient pas clair ; et poussant mon commissionnaire par les épaules : « Mon ami, lui dit-il d'un grand « sérieux, il faut que ma nièce ait perdu l'es-« prit, pour imaginer de m'emprunter cinquante « pistolets. A moi ? à un prêtre ? Elle ignore « sans doute que nos supérieurs nous défendent « les armes à feu. Adieu, va vite lui dire que je « suis bien fâché de la refuser, je ne puis lui « offrir qu'une vieille carabine rouillée, qui n'a « pas tiré depuis trente ans. »

CHAPITRE XI

La Diane cède. — Fin de son histoire. — Commencement d'une autre.

La réponse de mon oncle, dit la Diane, me jeta dans un découragement toujours fatal à la vertu. Une fille entretenue, que j'avais regardée jusque là comme la plus vile des créatures, ne me parut plus qu'une infortunée, qui, n'ayant pas assez de force pour résister au dédain dont on accable la pauvreté, se sacrifie à l'orgueil de son siècle.

Que les hommes sont injustes ! me disais-je. Si l'on pardonne aux femmes qui cèdent à l'amour, au désir, à l'attrait du plaisir, même à la simple curiosité ; combien d'indulgence ne doit-on pas aux malheureuses, qui, avec les mêmes raisons pour faire un faux pas, sont encore entraînées dans leur chute par le poids de la misère ? Leurs besoins multipliés les rendent bien plus excusables.

Chaque bijou, chaque parure que je voyais à

nos beautés à la mode me faisaient dédaigner la vertu qui ne donne point, et applaudir au vice qui les prodigue.

Mon cœur était dans cette situation critique, quand un vieux usurier, qui de derrière un carrosse avait sauté dedans, en évitant adroitement la roue, me vit à ma fenêtre, et dit, en frappant sur son énorme ventre : Voilà une poulette de qui je serai bientôt le renard. Il met, en conséquence, dans ses poches tous lés bijoux que leurs premiers maîtres n'avaient pas retirés au temps prescrit, et monte chez moi, en me disant : « Mademoiselle, j'ai calculé vos at-
« traits, ils valent tout au monde, ou Barême
« est faux. Je viens vous prier de m'en céder
« la jouissance. Je vous donnerai de bons nan-
« tissements, et vous paierai un gros intérêt. »

Mon premier mouvement fut de rire à gorge déployée de la masse énorme, de l'air ignoble et stupide de mon nouvel amant ; mais, en gesticulant, il étala un diamant superbe, et je lui trouvais la main bien dessinée ; du moins l'avait-il bonne, le public en savait quelque chose.

Il tira successivement de sa poche plusieurs montres, un écrin bien garni ; ses manières me parurent nobles et distinguées.

Il m'offrit brusquement la moitié de sa fortune ; son esprit me frappa par sa solidité.

L'on sait que les bijoux font sur les femmes l'effet de la tête de Méduse. Je me trompe, la

tête de la Gorgone métamorphosait en pierre, et les bijoux attendrissent, au contraire, les cœurs de rocher. Enfin, que ma comparaison soit juste ou non, la bague, les montres, et surtout l'écrin me changèrent prodigieusement. Ma bouche, accoutumée à dire toujours non, ne prononça plus ce mot devant mon adorateur, crainte de scandaliser son opulence, ou le fit sur un ton qui voulait dire oui.

Mes bras, qui avaient toujours sévèrement repoussé un téméraire, me trahirent jusqu'au point d'embrasser amoureusement le favori de Plutus, qui devint bientôt celui de l'Amour : quand on a la protection du premier, on est toujours fêté sur les terres de l'autre.

Conclusion : nous fîmes, le nouveau Midas et moi, un échange de nos bijoux ; et sûrement je gagnai au marché, puisque au bout de quelques minutes tous me restèrent.

Nous félicitâmes l'héroïne de l'histoire sur la perte de son procès. Persac demanda silence. J'étais, nous dit-il, dans ma seizième année. Mon précepteur s'était retiré avec un indult, et je cherchais à profiter de ma liberté ; mais avec qui ? Les femmes de ma mère n'étaient pas jolies, et ses amies étaient presque toutes vieilles.

La seule madame d'Arsinoé me paraissait digne de mes attentions ; elle était parvenue à cet âge où les femmes, plus belles que jolies, sont plus dangereuses pour un jeune homme ;

son air de fraîcheur, son embonpoint me séduisaient. Mon cœur impatient semblait vouloir m'échapper toutes les fois que je la voyais. Je l'adorais ; mais comment oser le lui dire ! Elle ne mettait point de rouge, on ne la voyait pas au spectacle, au bal, sur les boulevards, au Waux-Hall. Elle n'avait plus la fureur des grands laquais ; elle était dévote, enfin ! et joignait à cette réputation, celle d'adorer son mari.

Un jour, comme je rêvais au malheur que j'avais eu de m'attacher précisément à la femme la plus vertueuse, la plus rigide sur ses devoirs, ma sœur entra dans mon appartement avec cet air enjoué que donne l'amour satisfait. Elle avait depuis peu épousé un jeune homme charmant, qu'elle aimait avec passion. Je la félicitai sur son bonheur, en soupirant ; je lui fis part de mon amour, je lui nommai le trop respectable objet de ma tendresse, je lui peignis mon embarras ; un grand éclat de rire fut sa réponse.

J'allais me fâcher, quand ma sœur m'apprit que si madame d'Arsinoé affectait tant de dévotion, et tant d'empressement pour un mari ennuyeux, malade imaginaire, c'était pour tâcher de faire oublier quelques aventures galantes qui avaient un peu trop éclaté. Elle poussa la complaisance jusqu'à me faire remarquer mille petites avances qu'on m'avait faites. Je la remerciai, je me parai, je pris un air conquérant, et je volai chez Arsinoé sur les ailes de l'Espérance.

CHAPITRE XII

La dévote charitable. — Le malade imaginaire.

D'Arsinoé, continua Persac, était seule dans son cabinet, lorsque l'on m'annonça. Enfin, me dit-elle, en me tendant la main, vous profitez de la permission que je vous ai donnée, et vous venez me voir. Vous êtes bien sage. J'ai la migraine, vous seul me suffirez pour me distraire, et je vais faire défendre ma porte. Je ne veux point que vous m'ayiez obligation de cette faveur ; mais savez-vous que je ne l'accorderais pas à tout autre jeune homme? Ils sont si hardis, si téméraires, si entreprenants ; ils ont si mauvaise opinion de la vertu des femmes, qu'on s'expose beaucoup, je dis beaucoup, en restant tête à tête avec eux. Pour vous, je vous admire, vous êtes le jeune homme le plus modeste, le plus... Oh! tenez, ajouta-t-elle en soupirant, et en passant l'une de ses mains sur mes yeux, soyez tout à fait sage, et

ne me regardez pas si tendrement ; vous alarmez ma vertu.

Cette même main, douce, potelée, bien dessinée, avec laquelle on prétendait vouloir fermer mes yeux, acheva de les ouvrir sur la conduite que je devais tenir, et, par reconnaissance, je la couvris de mille baisers.

— O ciel ! s'écria Arsinoé. Mais, mais, Persac, Persac, y pensez-vous ? Savez-vous bien que vous me surprenez ? Je serai obligée de vous gronder, ou de vous renvoyer ;... Non, je n'en ai pas la force, vous n'êtes qu'un enfant, je sais un moyen sûr pour vous contenir. Voici l'heure à peu près que j'emploie à une lecture pieuse, soyez mon lecteur. Elle tira en même temps un rideau, découvrit une fort belle bibliothèque, et me dit de choisir. Je ne répondis rien. Mais, regardant avec dédain les livres, je jetai un coup d'œil tendre sur le canapé qu'Arsinoé abandonnait. Je soupirai... elle soupira aussi... et, tâchant de déguiser son trouble sous l'air le plus grave, elle me fit ce pieux sermon :

Mon cher fils, l'amitié qui m'unit à madame votre mère et à vous, fait que je m'alarme sur votre compte. Vous êtes jeune, sans expérience ; je vois bien que vous vous laissez aisément entraîner par l'attrait des plaisirs ; et, dans ce siècle pervers, il est tant de femmes perdues, qui se font gloire d'attirer la jeunesse dans leurs filets : Thémire, par exemple.

On voit tant de fausses prudes qui affectent une rigidité outrée, et ne demandent pas mieux que débaucher les jeunes gens. Orphise, Chloé ont cette passion damnable.

Vous trouverez des femmes qui n'oseront pas tout à fait vous faire une déclaration, mais qui, en vous dévorant des yeux, vous loueront sur la fraîcheur de votre teint, que vous avez effectivement beau ; sur l'élégance de votre taille, qui est réellement bien prise ; et tout cela, pour que, flatté de leurs louanges, vous fassiez de votre côté attention à leurs attraits, et que vous en fassiez l'éloge... Dieu sait comment !

— Ah ! madame, répondis-je avec vivacité, que votre discours est touchant ! presque autant que vos charmes ! Il est un moyen de me dérober aux dangers que votre amitié vient de me faire envisager ; c'est celui de m'attacher à une femme, dont la conduite sage, dont les sentiments délicats me serviront de guide, en faisant mon bonheur ; comme vous êtes à mes yeux la femme la plus vertueuse, la plus respectable, souffrez que, pour éviter les dangers dont vous m'avez menacé, je me jette dans vos bras... Je le fis, en effet, et déjà Arsinoé perdait l'envie de moraliser, quand un bruit que nous entendîmes à notre porte arrêta mes progrès.

C'était le mari d'Arsinoé. Il parut, sa femme l'accabla de caresses, et fit voir tant d'inquiétude sur sa santé, que je la crus fâchée de s'être exposée à lui manquer. Bientôt ces mêmes

caresses et ces mêmes inquiétudes me rassurèrent en augmentant. Les deux époux jouèrent une scène qui cadrerait assez avec le caractère du malade imaginaire de Molière et celui de sa femme.

La nouvelle Béline regarda quelque temps son mari avec chagrin, et lui dit, d'un ton mielleux : « Qu'est-ce, mon chaton ? qu'avez-vous ? — Quoi ! qu'est-ce ? ma chère femme, reprit le moderne Argan, d'un air troublé; vous me trouvez pâle, n'est-ce pas, ma chère petite femme ? — Ah !... un peu. — Eh, bon Dieu ! je savais bien que j'étais malade, mais très malade. — Oh ! ne vous troublez pas, mon cher ami, ce ne sera peut-être rien. — Vous me flattez toujours, ma chère; dites-moi la vérité : je gage que j'ai la fièvre. — Voyons... un peu, puisqu'il ne faut pas mentir. Et la tête ? n'y sentez-vous pas des douleurs ? — Oh ! des douleurs très vives, comme à mon ordinaire; je n'ose pas me plaindre, parce qu'on m'accuse d'être un malade imaginaire; vous savez pourtant bien le contraire, ma poulette. — Assurément, mon fils ! mais vous n'aurez pas plutôt dormi sept à huit heures, que vous vous trouverez soulagé. Eh ! Dumont, couchez bien vite votre maître. Allez, allez, mon petit; je vous avoue que je serai plus tranquille quand je vous saurai dans votre lit. »

Le mari, dupe des caresses et des inquiétudes de sa femme, alla se coucher; je repris la place

qu'il m'avait fait abandonner. Et, pour engager sa tendre, sa vertueuse épouse à m'enlever aux femmes mondaines, je priai, je pressai, j'exposa mes besoins.

CHAPITRE XIII

Le président achève de raconter son aventure. — La danseuse commence la sienne. — Les vers à soie.

ARSINOÉ, poursuivit le président, avoua que j'étais pressant. Que voulez-vous faire ? me disait-elle d'une voix entrecoupée. — Mon bonheur. — Y pensez-vous ? — Très bien ! — Mais mon mari ? — Il dort. — Quoi ! quand je l'adore ? — Je m'en suis aperçu. — Vous voulez que je lui fasse l'affront le plus sensible ? — Sa tête n'en sera pas plus malade. — Non ! je ne céderai jamais à vos instances. — La charité vous y oblige. — Le monde, qui interprète mal les actions les plus méritoires, ne manquerait pas de blâmer mon zèle. — Il n'en saura rien. — Assurément ? — Assurément. A ces mots, la pieuse, la charitable dame prit un air recueilli, ferma modestement les yeux, s'arrangea dévotement sur le canapé, et se résigna.

La vertu d'Arsinoé voulut encore balbutier

quelques paroles ; mais ce fut en vain. Ce mouchoir qui cachait une gorge d'albâtre à tout regard profane, et que la décence même avait arrangé, fut chiffonné par les folâtres déités de Cythère, et leur servit d'étendard pour défier et appeler au combat les scrupules. On les assiégea jusque dans le dernier de leurs retranchements, et le plus opiniâtre, en expirant sous le trait toujours vainqueur de l'amour, s'écria : Le secret.... le secret.... le.... se.... cret!

Le président se tut. La danseuse commença ainsi : Je n'avais pas quinze ans, et cette fleur que ma mère m'avait laissée pour tout bien, était déjà en état d'être cueillie. Que dis-je, une fleur ? ce n'était encore qu'un bouton, entouré de quelques épines à la vérité, mais si faibles ! si faibles ! qu'on pouvait aisément braver leur piqûre.

Nombre d'amateurs s'offrirent pour la cueillir. La jardinière n'était pas intéressée, et l'aurait donné pour une poignée de bonbons, pour rien même ; mais ma sœur, qui, depuis longtemps n'était plus une fleuriste à la mode, voulut tirer parti d'un parterre qu'elle avait entretenu pendant quatorze ans, et en taxa les prémices à cinquante louis : c'était trop pour le pays où nous étions. Aussi mon impatience me fit-elle bien sentir combien il y a de différence du Pactole à la Garonne.

Mon âge, la chaleur du climat, l'exemple de mes camarades, tout me faisait enrager contre

le peu de fortune des Languedociens, ou l'avarice de ma sœur, quand une aventure qui arriva à un jeune danseur de mes amis, et qui me mit à portée de juger de son mérite, acheva de pousser ma patience à bout.

Rigaudon, c'est le nom du danseur, logeait avec ma sœur et moi, chez deux bonnes vieilles qui, régulièrement toutes les années, élevaient des vers à soie. Nous étions dans la saison où l'on les fait éclore. Chacune de nos hôtesses avait placé dans son sein un paquet de graine. Rigaudon se chargea, en plaisantant, d'un troisième. Trois jours après, il folâtrait avec moi, il ne songeait plus qu'il y eût ou qu'il dût y avoir des vers à soie sur la terre, quand il sentit par tout son corps des démangeaisons insupportables.

Il entr'ouvre sa chemise, il se voit, avec surprise, couvert d'une infinité d'animaux presque imperceptibles. Il peste, il jure, il crie ; au bruit qu'il fait, les hôtesses arrivent, regardent, font éclater leur joie, prient Rigaudon de ne pas s'impatienter, le portent sur mon lit, et le mettent en un moment nu comme l'Amour. Il n'était pas aveugle comme ce dieu ; mais avait sa beauté, sa jeunesse et ses armes.

CHAPITRE XIV

La danseuse croit voir toute la nuit des vers. — L'amour a pitié de ses maux.

QU'ON se représente, ajouta la danseuse, l'empressement de mes hôtesses à recueillir les petits vers, et mon air curieux : qu'on se peigne les bonnes femmes avec des lunettes, et moi surtout sans lunettes, arranger des feuilles de mûrier sur le corps de Rigaudon : qu'on se peigne encore les mines qu'il faisait, et l'on conviendra que le tableau était plaisant.

J'avoue que les petits vers ne furent pas ce qui m'occupa le plus. Je crus voir toute la nuit Rigaudon couvert de feuilles, et quoiqu'elles fussent très petites, je me plaignais de leur largeur, quand l'amour, qui voit, d'un œil compatissant, le chagrin des jeunes filles, et ne le cause que pour avoir le plaisir de l'apaiser, conduisit de bon matin Rigaudon dans ma chambre. Ma sœur était sortie.

Dès que mon amant sut que j'étais seule, un

rayon d'espérance l'enflamma. Il s'avance en tremblant vers mon lit, son cœur palpite, il craint de m'éveiller, il se contente d'admirer ; et pour admirer un plus grand nombre de trésors, il lève tout doucement une légère couverture qui cachait la moitié de mes charmes.

Il voit une gorge encore vestale, qui avait fait lorgner et soupirer plus d'une ſois le casque et la robe. Il voit un pied mignon, une jambe déliée, et les alentours d'un genou arrondi par l'amour, qui, malgré un caleçon trop importun, avait souvent arraché des applaudissements au parterre. A la vue de tant de charmes, Rigaudon perdit la tête. Il prit le lit pour un théâtre ; et voyant la toile levée, il lui parut tout simple de s'élancer pour exécuter un pas de deux avec sa danseuse favorite.

Je m'éveillai toute troublée. Je repoussai d'abord le téméraire, mais le reconnaissant : Ah ! Rigaudon, lui dis-je, est-ce toi... arrête.... tu es sourd ! Ah ! mon cher.... tu me perds.... que dira ma sœur ?... capitulons ; tu n'as pas cinquante louis ? hélas ! la fortune trop injuste ne t'a pas traité favorablement ; l'amour réparera ses caprices, je te le promets. Diffère encore ton bonheur et le mien. La fleur que tu chéris t'en sera-t-elle moins précieuse pour être un peu plus épanouie ?

La danseuse s'interrompit à ces mots, pour nous demander un verre de ratafia. Nous étions tous impatients de savoir si Rigaudon avait en-

tendu raison ; sa maîtresse nous faisait enrager par sa lenteur. Nous la priâmes de se presser. Elle répondit qu'elle aimait à savourer tous les plaisirs.

CHAPITRE XV

Fin de l'aventure de la danseuse. — M. de Saint-Val raconte son histoire, sa naissance; il devient amoureux.

La danseuse se plaignit de la force du ratafia qu'on lui avait donné, fit une petite grimace, en demanda un second verre, et reprit ainsi son aventure :

Rigaudon ne goûta pas ma proposition, toute raisonnable qu'elle était. Il pleura, je m'attendris. Il m'embrassa, je n'eus pas la force de le repousser. Il me fit un baiser, je le lui rendis. Avez-vous jamais vu un papillon auprès d'une fleur? Il voltige autour d'elle, approche peu à peu, se repose sur son sein, perce son calice, s'enivre du suc le plus pur, et fuit à tire d'ailes. C'est l'histoire de Rigaudon, c'est la mienne.

Nous complimentâmes la danseuse fleuriste sur la perte d'un trésor, que nous la soupçon-

nions presque de n'avoir jamais possédé. M. de Saint-Val prit un ton sentencieux, nous demanda la permission d'être un peu long, et débita avec emphase ce qui suit:

Je vous avouerai d'abord, avec ingénuité, que j'augmentai en naissant le nombre des petits indiscrets, qui viennent au monde mal à propos. Je fus pendant quelque temps ce que les gens polis appellent un enfant de l'Amour. Point de raillerie sur cet article, s'il vous plaît ! Soyez prudens, si vous n'êtes sincères; tel croit devoir le jour à Amphytrion qui a cette obligation à Jupiter, et peut-être même à Sosie.

Zulince, jeune demoiselle d'une famille distinguée, ayant perdu ses parens, fut conduite à la Cour par la nécessité d'y solliciter une grâce. Elle l'obtint aisément, parce qu'elle portait une de ces figures à qui tout le monde est forcé de s'intéresser, et qui en impose même à la fatuité des commis.

La belle provinciale, comblée des faveurs de la Cour, allait l'abandonner sans y avoir fait un seul heureux. C'était pécher contre l'usage. Un jeune colonel, qui l'avait servie avec beaucoup de zèle, sut y mettre bon ordre.

Il monte chez Zulince, avec cet air heureux et conquérant qu'il avait puisé dans les boudoirs de toutes les femmes à la mode; il fait la peinture d'un amour qu'il ne sentait pas, jure qu'il mourra si l'on ne lui accorde le plus tendre retour, devient entreprenant, ravit quelques

légères faveurs; plus prudent qu'Annibal, il ne se livre qu'en passant aux délices de Capoue, et marche droit à Rome. Je dois le jour à la rapidité de ses conquêtes.

Malgré mille précautions, ma naissance s'ébruita. Toutes les femmes se récrièrent en public sur la faiblesse de Zulince, et firent en secret tous leurs efforts pour rendre mon père inconstant. Elles n'eurent pas de peine à y réussir. Ma mère, qui ne sut pas se consoler par une autre perfidie, courut, avec le titre et les ennuis d'une jeune veuve, s'enterrer dans une province, où je languis jusqu'à l'âge de seize ans, sans m'apercevoir que j'avais un cœur. Une jeune beauté, qui suivit sa tante dans un château voisin du nôtre, me fit bientôt faire cette précieuse découverte.

Je n'entreprendrai point le portrait de Minette, c'est le nom que nous donnâmes à notre aimable voisine : il me suffira de vous dire qu'elle avait quinze ans, qu'elle était faite de façon à donner de la jalousie à toutes les femmes et des désirs à tous les hommes. Chaque jour, chaque heure, chaque instant, une grâce nouvelle l'embellissait, et augmentait ma tendresse.

CHAPITRE XVI

Songe moral de M. de Saint-Val.

UNE nuit, continua gravement M. de Saint-Val, comme je rêvais délicieusement de Minette, je crus voir entrer dans mon appartement deux femmes. L'une était grande, bien faite ; son ton et son air majestueux inspiraient le respect ; ses regards étaient fiers, pleins de noblesse, quoique agréables. L'autre plus douce, plus affectueuse, avait la taille moins imposante, la démarche plus nonchalante, le son de voix plus flatteur. Toutes deux me regardaient avec bonté. J'allais leur demander qui elles étaient, lorsque la première m'interrompit et me parla ainsi :

« Je suis la Vérité ; ma compagne est la Déli-
« catesse. Du moment que vous vîtes le jour,
« nous formâmes la résolution de faire votre
« bonheur. Pour cet effet, nous vous destinons
« à Minette, dont nous avons dirigé l'éducation.
« Nous vous répondons de la pureté de son

« cœur. Des nœuds, formés par les mains de la « Vérité et de la Délicatesse, vous sont garants « de la félicité la plus pure. »

Pénétré de reconnaissance, j'allais embrasser mes protectrices, quand un enfant s'offrit à mes regards. Il avait l'air, la taille et l'extérieur de l'Amour, il était même paré de tous ses attributs; c'était le Plaisir.

Il donnait, en souriant, la main à une Amazone, dont l'aspect fit frémir la Délicatesse et la Vérité : pour moi, je fus au contraire enchanté de toute sa personne. Elle avait un air si enfantin, des grâces si séduisantes, des propos si flatteurs, que mon cœur fut, dans un instant, rempli de son image. « Volez dans mes bras, « jeune homme, me disait-elle; abandonnez ces « deux fées, elles tyrannisent les cœurs qu'elles « protègent. Volez sur mes pas; suivez cet ai- « mable enfant, nous vous procurerons une « félicité toujours nouvelle auprès des femmes. « Le Plaisir est leur divinité favorite ; et toutes « me révèrent si fort qu'elles m'élèvent un « autel dans leur appartement, pour y con- « sacrer à mon culte les trois quarts de leur « vie. »

Je ne pus résister à des promesses si flatteuses. J'allais échapper à mes protectrices, peut-être pour toujours; la Vérité s'élança sur l'Amazone, lui arracha un masque à qui elle devait tous ses attraits, et me fit voir un petit monstre moitié mâle et moitié femelle. C'était l'Art qui,

cachant son dépit sous un air dédaigneux, jura de me punir de l'affront qu'il essuyait. La Vérité et la Délicatesse me promirent d'opposer leur puissance à ses coups. Le petit dieu ne dit rien ; mais il me décocha un de ses traits : tous quatre disparurent, et je m'éveillai.

Nous éprouvons les impressions d'un songe longtemps après sa fuite ; en effet, je sentis réellement en m'éveillant le trait du plaisir ; telle qu'une jeune victime du célibat et de l'amour, qui, ayant trouvé dans les bras du sommeil un remède à ses maux, nage longtemps après son réveil, dans un torrent de délices, et savoure à longs traits les suites voluptueuses d'un amoureux délire. Mais, hélas ! bien moins heureux qu'elle, j'avais apparemment secoué trop tôt les pavots de Morphée, et le trait enflammé n'avait encore fait passer que le trouble et le désir dans tous mes sens.

Peignez-vous un aigle qui, atteint d'une flèche, et faisant des vains efforts pour s'en débarrasser, irrite sa douleur en croyant la soulager, frémit de rage, prend l'essor, fond sur la toison d'une brebis innocente et l'immole à sa rage ; vous aurez une légère idée de l'état où j'étais, et des motifs qui me faisaient voler vers l'appartement des femmes de ma mère.

Heureusement ou malheureusement pour la première que j'aurais rencontrée, ma mère elle-même parut et m'arrêta. J'appris de sa bouche qu'on me trouvait encore trop jeune pour me

marier; qu'on différait mon hymen d'un an, et que je devais employer ce temps à voir la capitale. Zulince me fait présent de son portrait, s'obstine à me cacher le nom de mon père ; je prends congé de Minette ; je me jette dans ma dormeuse ; je pars, je vole ; plus d'un sylphe fustigé par mes gens fait retentir l'air de ses cris plaintifs ; j'arrive chez un fameux baigneur ; le jeune provincial est métamorphosé en seigneur élégant ; et me voilà à l'Opéra, superbement mis, un grand bouquet à la boutonnière et une lorgnette à la main.

CHAPITRE XVII

M. de Saint-Val fait connaissance avec un homme prudent qui lui sert de Mentor, *lui donne de bons conseils, et lui fait connaître les habitants du pays qu'ils habitent.*

Je vis avec surprise, continua Saint-Val, une foule de jeunes gens en cheveux longs, en épée, en petit collet, qui, d'un air empressé, volaient, de loge en loge, recevoir quelque coup d'éventail, et se retiraient d'un air fort satisfait. Je crus bonnement voir quelques acteurs, payés pour amuser les dames, en attendant qu'on levât la toile; et je demandai à un homme d'environ quarante ans, qui était auprès de moi, combien ils gagnaient pour jouer un rôle aussi pénible qu'humiliant.

M. de Florimon, c'est le nom de celui que j'avais interrogé, comprit sans peine que j'étais un nouveau débarqué. Cependant il feignit de croire que j'avais voulu plaisanter, et applaudit poliment à l'épigramme que j'avais faite, disait-

il, contre des petits-maîtres, hommes publics à la vérité, mais qui se faisaient un mérite de leur fatuité.

Je fus enchanté de la complaisance avec laquelle M. de Florimon avait ménagé mon amour-propre. Je me sentis tout à coup pour lui des sentiments que je ne pouvais définir. De son côté, il me regarda avec intérêt, me fit mille questions, et s'attacha si bien à moi qu'il voulut prendre la peine de m'introduire dans le monde.

J'étais très satisfait du pays que j'habitais. Tous les hommes m'y paraissaient charmants, et les femmes adorables. J'admirais tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais; je croyais surtout de la meilleure foi du monde tous les compliments qu'on me faisait. Prenez garde, me dit un jour mon aimable mentor; souvenez-vous que vous êtes ici dans l'empire de l'art. Ecoutez-moi, et je vais avec rapidité vous faire envisager l'étendue de son pouvoir.

L'art dicte ici les éloges, les compliments, les protestations d'amitié, et les assurances d'estime ; témoins ces Grands qui s'embrassent d'un air affectueux, et qui en se quittant, vont tâcher de se détruire.

Ce prétendu protecteur, qui ne l'est que par air, ou qui n'entre si vivement dans vos projets que pour les connaitre à fond et les faire réussir au profit d'un valet de chambre, ou d'une maîtresse qu'il veut vite enrichir.

Cette jeune femme, qui accable son vieux mari de caresses, et lui prodigue les noms les plus tendres depuis qu'elle a fait une conquête au bal.

Ce jeune cadet de Gascogne, qui loue sans cesse les charmes de Mme Patin, parce qu'elle a la réputation de se ruiner pour ses adorateurs.

Cet avocat adroit qui prodigue à ses juges les éloges les plus outrés, pour les étourdir sur le fond d'une mauvaise cause.

N'imitez pas ces voyageurs stupides, qui, voulant étudier les mœurs du pays qu'ils parcourent, regardent le peuple comme s'il n'existait pas, et ne fréquentent que des cercles où tous les hommes ayant à peu près reçu la même éducation, ne présentent aux yeux du spectateur que la même superficie. C'est chez la plus grossière populace qu'on distingue sans nuage le caractère d'une nation. Jetez un coup d'œil philosophique sur le peuple qui vous entoure, vous y verrez l'ouvrier le plus automate en apparence, qui, pour se faire donner la préférence sur ses camarades, honorera du titre de Milord tous les étrangers, appellera le plus mince clercde procureur Monsieur le président, et fera rengorger le petit collet le plus plat en le gratifiant du titre fastueux de Monseigneur.

CHAPITRE XVIII

L'ennuyeux M. de Florimon continue de peindre le pouvoir de l'art à l'ennuyeux M. de Saint-Val.

Ce n'est pas tout, me dit M. de Florimon ; l'art détermine ici, à la démarche de chacun, le son de voix, et le maintien qu'il doit avoir. Ce jeune lieutenant ne doit marcher qu'en cadence.

Dorilas vient d'acheter une charge dans la robe ; hé bien ! Dorilas doit apprendre à mordre agréablement sa lèvre, à parler sur un ton doucereux, à marcher sur la pointe du pied, et à saluer de la chevelure.

La jeune veuve d'un colonel se mésallie, elle épouse un financier ; il ne lui est plus permis d'être honnête, polie, affable ; elle doit avoir l'insolence de ne pas faire donner un siége aux gens à talent qu'elle appelle à sa toilette, à moins qu'ils n'aient des dentelles.

Philinte était hier abbé, il avait le ton et

l'air d'un Adonis ; c'est dans l'ordre : aujourd'hui surnuméraire dans les Mousquetaires, il cache son œil droit sous un petit chapeau, fait le méchant, devient la terreur des fiacres et des filles ; c'est encore dans l'ordre.

La marquise de .... marche très bien dans son appartement ou à la campagne : dans nos promenades elle ne peut faire un pas. Je le crois bien ! Comment prouverait-elle aux gens qui ne la connaissent pas, qu'elle est accoutumée à un bon carrosse ?

L'art donne encore ici la fortune et la réputation ; pourquoi ce comédien est-il obligé d'aller végéter dans la province ? C'est qu'il n'a que du naturel, et qu'ici on le compte pour rien.

Pourquoi cet auteur est-il fêté, couru, commodément logé, magnifiquement vêtu ? Pourquoi les postes les plus brillants et les plus lucratifs sont-ils pour lui, tandis que cet autre, logé presque aussi haut qu'Apollon et les Muses, habillé chaudement l'été, fraîchement l'hiver, ne se chauffe qu'aux dépens du moderne Procope ? C'est que le premier a beaucoup plus de mérite, me direz-vous : au contraire, il a eu l'art de cabaler auprès des grands, des comédiens et des femmes. Voilà son plus grand talent.

Pourquoi Damon, que j'ai vu pauvre et si mal famé, vit-il à présent dans l'opulence, et en odeur de sainteté ? C'est que, grâce à ce

maintien qu'il a su se donner, il passe pour dévot, et qu'on l'a chargé des affaires des pauvres.

Ce docteur a un bon carrosse, tandis que ses confrères, beaucoup plus savants que lui, n'ont pas seulement une mule ; pourquoi ? C'est qu'il a eu l'art de se faire un jargon qui amuse les dames, qu'il ne leur prescrit que le régime qui leur plaît, et qu'il ne les dément jamais, surtout en présence de leurs maris, lorsqu'elles veulent avoir des vapeurs.

Pourquoi ce militaire est-il comblé d'honneurs, accablé de récompenses ? C'est qu'il a eu l'art de s'approprier les exploits d'un subalterne, et de croiser ceux qu'aurait pu faire son rival.

Attendez-vous à ne recevoir bien souvent que la quantité de jour qu'il plaira à l'art de vous ménager. Chez un marchand, vous aurez un jour qui ne vous permettra pas de voir les défauts d'une étoffe que vous achèterez. Chez Arsinoé, le jour perçant à peine à travers une épaisse jalousie, et un rideau cramoisi, vous cachera les rides de son visage, et le couvrira d'un aimable vermillon.

Enfin, les hommes sont pour la plupart précisément le contraire de ce qu'ils paraissent. Quant aux femmes, il en est sans doute, et beaucoup, qui, parées des mains seules de la nature, sont réellement belles, sensibles, délicates, ignorent toute sorte d'imposture, et méritent de partager

avec l'Amour l'empire des cœurs. Il en est aussi qui ressemblent aux grâces de Boucher, chacun de leurs attraits fait admirer un coup de pinceau hardi et créateur.

Enfin, si l'on peut comparer les hommes à des pantins, dont l'art dirige les mouvements, la plupart des femmes sont autant de poupées qu'il pare, et des serins qu'il siffle. M. de Florimon ne disait que trop vrai. Vous allez voir comme j'en fus convaincu dans une partie que je fis à la campagne.

CHAPITRE XIX

Saint-Val est successivement ébloui par plusieurs charmes différents, et cruellement détrompé.

Nous étions, poursuivit Saint-Val, dans cette saison où les gens comme il faut, rougissant d'être à la ville, abandonnent les promenades et les spectacles aux grisettes et aux petits-maîtres subalternes. Zénéide me propose de l'accompagner à sa terre, se forme une société, et nous partons.

Plus heureux que Pâris, j'étais avec plusieurs dames qui, jalouses de faire ma conquête, étalaient à mes yeux les charmes qu'elles croyaient les plus séduisants ; et toutes me demandaient tacitement la pomme. Je ne savais trop à qui donner la préférence. Zénéide n'était pas précisément jolie, mais elle avait des grâces ; quelques signes arrangés sur son visage relevaient la blancheur de son teint et donnaient à sa physionomie un jeu, une vivacité auxquels il était bien difficile de ne pas céder.

Zirphé avait un pied mignon et délicat qui, en promettant des miniatures encore plus séduisantes, plaidait admirablement bien la cause de sa maîtresse.

Doris et Dorimène n'étaient plus de la première jeunesse ; cependant l'une laissait voir des dents qui donnaient envie de s'exposer à leur tendre morsure ; et l'autre avait quelque chose de louche dans les yeux, qui leur donnait le regard le plus langoureux, et faisait naître le désir de les voir expirer sous les coups de l'amour.

Pour Orphise, elle n'était ni belle, ni jolie. En revanche, ses sentiments étaient épurés. Il fallait être un héros de tendresse pour lui plaire. « Elle m'avait cru de la délicatesse dès le mo-« ment qu'elle m'avait vu, elle voulait s'en assu-« rer avant de me rendre heureux ; en attendant, « je pouvais être certain qu'un prince, qu'un « roi même ne me bannirait pas de son cœur ; » c'étaient ses propres mots. Quoique extrêmement sensible à sa tendre délicatesse, je formai le dessein de me distraire en attendant la fin de mon épreuve.

Je passai chez Zénéide. Sa porte était entr'ouverte ; je la vis qui renouvelait ses signes avec la tête d'une épingle noircie à la fumée d'une bougie, et mon amour disparut.

J'allai souhaiter le bonjour à Zirphé. Elle m'agaça comme à son ordinaire en appuyant son petit pied sur le mien ; je voulus jouer avec

une mule rose et argent qui le couvrait, je la ravis en folâtrant : Zirphé se fâcha très sérieusement, et son pied s'élargit ; ce ne fut qu'à l'aide d'une robuste femme de chambre et d'un chausse-pied qu'on parvint à la renfermer dans sa prison. La mule me fit comprendre, en se détachant, pourquoi Zirphé usait tant de vin de Champagne à sa toilette, et servit d'éteignoir au flambeau de l'amour.

Je ne me rebutai pas pour deux épreuves malheureuses. Je passai chez Doris et Dorimène qui, étant sœurs, logeaient dans le même appartement, et n'avaient amené pour elles deux qu'une seule femme. Toinon était son nom. Sa figure n'avait rien de merveilleux ; mais ses cheveux paraissaient égaler en beauté ceux de cette actrice charmante que l'Amour semble avoir formée exprès pour lui céder son rôle dans les grâces, et qui le remplit si bien que je préférerais l'original à la copie.

Toinon était vive, folâtre, enjouée ; ses yeux semblaient me donner un tendre duel ; je brûlais de l'accepter : mais je craignais que Doris ou Dorimène ne vînt le troubler. Leur soubrette me rassura, en m'avertissant que l'une ne paraîtrait pas avant d'avoir pris son œil d'émail et l'autre ses dents d'ivoire, ce qu'elles ne pouvaient faire sans son secours : soudain les deux maîtresses disparurent de mon cœur, et furent remplacées par la femme de chambre. Nous folâtrâmes quelque temps. Elle fit un faux pas.

tomba sur un canapé ; et le jeu allait devenir sérieux, quand ma levrette, voulant folâtrer aussi, joua d'abord avec les plis de mon habit, et donna ensuite la préférence au chignon de Toinon ; il n'était que postiche, il ne résista pas longtemps, et roula sur le parquet.

La soubrette, bien différente de Samson, recouvra ses forces en cherchant sa chevelure. Elle me repoussa avec vigueur pour courir après son chignon ; ma chienne la désespéra par ses gambades, et ne lui restitua que les débris de son larcin.

CHAPITRE XX

L'art persécute encore Saint-Val. — Reconnaissance. — Points. — C'est encore l'éternel Saint-Val qui parle, au grand regret des nymphes.

Je courus en riant chez la délicate Orphise. Je parvins jusque dans son cabinet sans être annoncé; j'avançai la tête sur son fauteuil, je vis qu'elle venait de tracer pour moi le billet le plus tendre. Mon cœur enchanté allait faire éclater sa reconnaissance, quand j'aperçus une douzaine de lettres conçues précisément dans les mêmes termes, et adressées aux petits maîtres les plus décriés de la cour et de la ville. Je reculai avec horreur. Je fis un cri d'indignation. Orphise se tourna, et prévoyant qu'elle ne pourrait pas excuser le billet circulaire, il lui parut simple de s'évanouir.

Touché de l'état d'Orphise, oubliant presque sa perfidie, je volai à sa sonnette pour appeler

ses femmes; elle s'en aperçut : alors revenant tout à coup de son évanouissement, elle me pria de ne point m'alarmer; et me regardant avec dédain : « Apprenez, monsieur, me dit-elle, « que lorsqu'une jolie femme est tête à tête avec « un homme, qu'elle lui fait l'honneur de s'éva- « nouir et de terminer ainsi une dispute, c'est « lui dire très poliment combien elle est fâchée « de lui avoir donné du chagrin, et que c'est à « lui, s'il sait vivre, à s'en venger plus poliment « encore. Adieu, monsieur, demandez-moi le « secret, et ne me voyez plus. »

Je reconnus mes torts; j'abandonnai bien vite une maison où j'avais tant à rougir; je volai à la ville. Je fis arrêter ma voiture devant la Comédie Italienne. Une danseuse me lorgna, je la lorgnai à mon tour. Elle avait un petit nez qui paraissait n'être retroussé que pour servir plus commodément de trône à l'Amour. Je lui proposai un souper, elle l'accepta, en me demandant si je voulais qu'elle y parût brune ou blonde, enjouée ou langoureuse, décente ou libertine, avec beaucoup de gorge ou sans gorge. A ces mots, je me rappelai mon songe; je frémis des pièges que l'art m'avait tendus, des dangers que l'attrait du plaisir m'avait fait courir; je me félicitai de leur avoir échappé par la protection de la Vérité et de la Délicatesse; je me peignis les charmes innocents de Minette, la pureté de son cœur, la sincérité de ses sentiments; je jurai de ne songer désormais qu'à elle, de ne vivre

que pour elle ; et je revins chez moi en soupirant.

L'un de mes gens était resté à la ville. Il se précipita au-devant de mes pas dès qu'il me vit. Ah! monsieur, me dit-il, à qui pourra-t-on désormais se fier? — Qu'est-ce? — M. de Florimon vint ici le lendemain de votre départ. — Eh bien? — Il entra dans votre cabinet. — Eh bien? — Eh bien! eh bien! monsieur, il a volé le portrait de madame votre mère. Le métal de la boîte et les diamants dont elle est ornée l'ont sans doute tenté. Voilà une lettre qu'il m'a chargé de vous remettre.

Mille idées confuses se présentèrent, dans la minute, à mon imagination. Je pensais un instant que Florimon était un fripon, et bientôt mon cœur l'excusait. Enfin, tout autre sentiment céda à ceux du dépit, de la rage, de l'indignation, quand, après avoir décacheté la lettre, j'y lus ces mots :

BILLET

« Le portrait que j'ai trouvé chez vous offre « trop d'attraits; je ne puis vivre plus longtemps « sans posséder la beauté qu'il représente. Plu- « sieurs de ses lettres, parsemées sur votre « bureau, m'indiquent l'endroit où je la trou- « verai. Je pars ; si ma démarche vous déplaît,

« suivez-moi, et d'un mot je saurai vous mettre
« à la raison. »

J'envoie vite chercher des chevaux; je pars; j'ordonne qu'on me fasse aller grand train; j'arrive, j'aperçois M. de Florimon; je mets l'épée à la main, je vais fondre sur lui... Soudain, un cri perçant, que j'entends derrière moi, pénètre jusque dans le fond de mon âme... suspend mon bras... m'oblige à tourner la tête... et me fait voir le spectacle le plus attendrissant.

Ma mère... la plus sensible des mères... troublée... éperdue... le désordre, le désespoir dans les yeux, accourait à moi les yeux levés vers le ciel... Tout à coup ses jambes tremblent... elle chancelle... elle tombe sur ses genoux, la tête appuyée sur les bords d'un fauteuil... La mort se peint sur son front... Elle veut me parler, et ne peut proférer une parole... La crainte et la tendresse font un dernier effort et triomphent à demi de sa faiblesse... Ses gestes m'expriment ses alarmes... Un bras qu'elle me tend... un autre dont elle découvre son sein... son silence si éloquent, si expressif... tout me fait frémir... tout me dit que je donne la mort à la meilleure des mères si je suis plus longtemps l'aveugle transport qui me guide... Alors je me rappelle toute la conduite de mon *Mentor*... les sentiments qu'il m'avait inspirés à notre première entrevue... Je le regarde... il me sourit affectueusement... je commence à voir dans mon cœur...

Mon épée me fait horreur... elle s'échappe de mes mains... je vole dans les bras de l'auteur de mes jours... je m'écrie : Mon père... ah!... mon cher père!... mon vertueux père!... mon... J'allais ajouter une autre épithète; la voix me manqua.

CHAPITRE XXI

Mariage de Saint-Val et Minette.

Ah! mon fils! s'écria M. de Florimon, en m'embrassant tendrement et en me couvrant de ses larmes si douces, si pures, si précieuses, quand la nature les verse dans le sein de tout mortel qui n'est pas corrompu; mon cher fils, que je suis fâché d'avoir fait languir votre enfance dans un état obscur. Heureusement pour vous et pour moi, j'ai trouvé dans votre cabinet le portrait de votre vertueuse mère: l'Amour est rentré dans mon cœur; il m'a peint tous mes torts; j'ai obtenu ma grâce; je suis lié à l'aimable Zulince d'un lien indissoluble; j'ai enlevé la tache que mon inconstance avait répandue, et pour achever de couronner mon bonheur, je veux vite faire le vôtre, en vous unissant à Minette.

L'aimable Minette parut. Quelle différence de ses attraits avec ceux que j'avais admirés dans le pays de l'Art! Elle baissa les yeux et

resta muette. Je sentais aussi trop de choses pour pouvoir les exprimer. Dieux ! que notre silence était expressif! On nous conduisit à l'autel. Nous prononçâmes avec transport le *oui* si redoutable au commun des amants. Je vous épargnerai la description d'une journée toujours fort ennuyeuse pour de jeunes époux : Mille fâcheux accablèrent Minette de fades plaisanteries et firent rougir la décence sans exciter la volupté.

Minuit sonne. Ma mère et la tante de Minette trouvent un prétexte pour attirer Minette dans la chambre, et près de l'alcôve où l'Amour devait mettre le comble à ses faveurs; je passai dans un cabinet voisin ; je me débarrasse à la hâte de mes habits; je m'enveloppe dans ma robe de chambre ; je reviens ; chaque coup d'œil que je porte sur ce qui m'environne fait passer dans mes sens le trouble et le désir.

Les premiers objets qui frappent mes regards curieux sont les jupons et le corset de Minette : tristement délaissés sur un sopha, ils semblent me dire qu'ils me cèdent la victoire et qu'ils ne mettront plus le moindre obstacle à mes transports.

Ici, une des femmes de Minette place, en souriant, les bougies de nuit derrière un taffetas vert. Le demi-jour voluptueux qu'elles répandent, pénètre jusque dans mon cœur, le fait tressaillir, et me cause le plus doux des frémissements.

Plus loin, une autre découvre et pare de fleurs la couche nuptiale. Le rouge qui colore ses belles joues; ses mains tremblantes, les soupirs que l'idée seule du plaisir lui fait pousser; tout me retrace la situation de Minette; je la partage, et je brûle de la calmer.

Enfin, je découvris Minette à travers les femmes qui l'entouraient. Dieux! sous quel déshabillé! dans quelle attitude! Un *battant-l'œil* cachait une partie de son visage; ses regards perçants à travers les réseaux de la maline n'en paraissaient que plus tendres.

Un simple corset de basin blanc, noué avec plusieurs rubans roses, pressait doucement une gorge naissante et une taille de nymphe, qui semblaient vouloir lui échapper, l'une par son agitation, et l'autre à la faveur de sa délicatesse.

Le reste des appas n'avait pour unique voile qu'une toile, mais si fine! si légère! que l'amour, quoique enfant, pouvait la soulever d'un souffle.

CHAPITRE XXII

Très bon à effectuer. — Saint-Val continue à peindre son bonheur. — La mariée fait des façons.

Passons présentement à l'attitude de la belle mariée. Son cou, aussi blanc que rond, agréablement sillonné par l'azur de quelques veines, dégagé de toute parure inutile, tendrement penché sur une épaule, appelait la main et le baiser.

Ses mains, croisées par la modestie sur deux petits monts naissants, étaient cependant trop mignonnes pour couvrir en entier les trésors qu'elles voulaient cacher, et laissaient toujours entrevoir quelques charmes, exposés aux amoureux larcins.

L'un de ses pieds, petit, bien fait, potelé, digne en tout de la jambe à laquelle il tenait, était déjà sur le bord du lit ; l'autre, encore à terre, à demi couvert d'une mule, laissait, entre son frère et lui, un espace que

l'imagination se plaisait à parcourir, qu'elle remplissait bien agréablement, et que je me flattais d'occuper bientôt; mais la pudeur vint différer mon bonheur en empêchant, pendant quelque temps, Minette de s'élancer tout à fait sur un trône où les plaisirs nous attendaient en foule pour nous couronner.

Les femmes de chambre plaisantaient la belle honteuse; ma mère lui disait fort sérieusement qu'il ne fallait pas faire l'enfant; la tante racontait une infinité d'histoires pour prouver que les jeunes femmes faisaient toutes des simagrées fort mal à propos, et pour la forme seulement. Tout cela était inutile : Minette résistait aux railleries, aux raisons, aux bavardages, aux désirs même qui lui conseillaient d'aller vite occuper une place lorgnée en tapinois.

Je me jetai à ses pieds, elle était toujours dans la même attitude, de sorte que ma bouche se trouva naturellement collée sur un genou d'ivoire, à qui elle fit bientôt prendre une autre couleur; ma main partagea les transports de ma bouche; bientôt entraînée par la beauté et la pente agréable du terrain qu'elle parcourait, elle fit un progrès si rapide, que Minette, alarmée, jette un cri, s'élance dans le lit, et tire sur elle les couvertures; grâce à mon agilité, elle m'enveloppe avec elle. L'Amour s'applaudit de nous avoir pris dans le même filet. Les rideaux tombent. Tout le monde sort en riant, et nous voilà seuls dans l'univers.

O mes chers amis! vous enviez peut-être mon bonheur; plaignez encore mon sort. Il est des moments où tous les sens conspirent contre un seul, en voulant le servir; un agréable délire semble nous anéantir. L'ardeur qui nous agite, qui nous dévore, ne nous permet pas d'en faire profiter la beauté par qui et pour qui nous brûlons. Hélas! j'éprouvai pendant quelques instants toutes les horreurs du supplice de Tantale. J'allais me livrer au plus affreux désespoir, quand je me ressouvins que, sans avoir le mérite de l'ingénu, j'ai, comme lui, le grand Hercule pour patron; je l'invoque, et je deviens digne de lui. Que dis-je? je suis ce demi-dieu lui-même.

L'arc du nouvel Alcide est tendu; le trait part, vole, frappe le Centaure qui colore sa tunique; la flamme circule dans les veines du héros. Saisi d'une sainte fureur, il prend sa massue, il abat les bois qu'il trouve sur son passage, il se précipite sur le bûcher enflammé; la force l'abandonne, il pâlit, il expire; son âme s'envole, il perce tous les cieux, il arrive au fond de l'Olympe...

CHAPITRE XXIII

Saint-Val se retire bien fâché d'avoir sacrifié à l'art et au plaisir. — La danseuse délaissée se retire aussi après avoir fait ses adieux.

Nous félicitâmes tous Saint-Val sur les plaisirs qu'il paraissait goûter encore en nous les peignant. Nous lui demandâmes des nouvelles de Minette. Elle est, nous dit-il, à Paris. Je suis venu pour faire ma cour à un vieil oncle fort riche ; comme il pourrait me priver de sa succession s'il connaissait un mariage que j'ai fait sans le consulter, ma vertueuse épouse loge, sous le nom d'une comtesse supposée, dans un hôtel peu éloigné du mien. Tout, jusqu'à cette contrainte, redouble notre amour. — Et ta fidélité, n'est-ce pas? ajouta le président.

Saint-Val resta comme anéanti par cette légère épigramme. Il garda quelque temps un morne silence. Ses yeux se remplirent de larmes. Il regarda, en frémissant, la nymphe qui, en le faisant tomber dans ses pièges, avait réalisé son

songe, et trop bien effectué les projets du plaisir et de l'art.

Ah ! mes amis, nous dit-il, j'ai sans doute mauvaise grâce à faire le moraliste après avoir partagé toutes vos faiblesses. Je suis encore plus coupable que vous, puisque je manque à la femme la plus respectable; mais du moins mon repentir est sincère. Vous, dont j'ai si bien suivi l'exemple, imitez-moi à votre tour. Les plus courtes folies sont toujours les meilleures.

Ne sacrifiez plus sur des autels qui, affaissés sous le nombre et la diversité des victimes, ne peuvent qu'être très délabrés. Craignez de partager trop bien leur chute. Cessez de faire fumer votre encens pour des Furies déguisées en Grâces, qui vous attacheront tôt ou tard à la roue d'Ixion, ou vous livreront au vautour de Prométhée.

Saint-Val disparut après nous avoir donné ce salutaire conseil. Nos compagnes furent très scandalisées de l'indécence de ses propos, conclurent, d'une commune voix, que c'était une espèce, trouvèrent qu'il n'avait pas le sens commun, nous exhortèrent à fuir désormais un homme qui nous gâterait, et redoublèrent de gaieté pour écarter nos réflexions.

La veuve seule de Saint-Val était de mauvaise humeur. Ses camarades la raillèrent sur son oisiveté; et pour l'amuser, disaient-elles, proposèrent de faire deux brelans à trois. C'est très bien pensé, ajouta ma maligne actrice, nous

n'avons besoin de fiches ni de jetons. Nous paierons sur-le-champ avec des baisers, ou quelques autres petites caresses. « Petites, con-« tinua la Diane, pourquoi cela ? Je vous avertis « que je fais mon tout au premier beau jeu qui « me viendra. Pour notre pauvre délaissée, « puisqu'elle ne peut pas être de la partie, faute « d'un associé, elle jugera des coups. »

La danseuse prit mal la plaisanterie. Les rieurs n'étaient pas de son côté; elle se disposa à se retirer. En prenant ses gants, qu'elle avait dans sa poche, elle laissa tomber un papier, sur lequel nous sautâmes. Les efforts qu'elle fit pour nous l'arracher redoublèrent notre curiosité, et nous lûmes au haut : BAIL DE TROIS ANS.

Le titre promettait. Nous nous proposâmes de lire l'ouvrage après le départ de son auteur. Que vous allez bien vous amuser à mes dépens quand je serai sortie, nous dit la danseuse. furieuse, outrée, désespérée; mais je m'en... moque ; je sais de vos nouvelles, et je vais prendre ma revanche d'avance.

Je commence par toi, divine actrice de campagne. Cesse de prendre avec nous ces airs de dignité que les sifflets auraient dû te faire perdre. D'ailleurs, quel est ton talent ? Lorsque tu danses, on s'écrie que tu as la jambe trop forte. Quand tu chantes ou que tu déclames, c'est à peu près la même chose pour toi ; on trouve que tu as peu de voix. Quand... Il suffit, tout le

monde sait que le trop ou le peu te dépare furieusement.

Ah ! tu ris, guerrier immortel, et toi aussi, petit sapajou à rabat, animal familier des toilettes. Souvenez-vous l'un et l'autre de la partie que vous fîtes chez la galante Tonton, du chagrin cuisant que vous en eûtes le lendemain, et de votre air sot quand elle reçut vos plaintes en vous riant au nez, et en vous demandant si vous vous étiez attendus à recevoir d'elle un évêché et un régiment.

Quant à la belle marchande, c'est dommage qu'on l'accuse de vendre non seulement ses bijoux, mais encore ceux de ses amis et de ses parentes. Pour moi, je lui trouve pourtant des mœurs, de la probité, témoin sa dernière couche. Elle ne savait trop à qui dédier son ouvrage, parce que son époux était absent depuis plus d'un an, et qu'elle avait alors quatre amants en titre. Une autre aurait tiré de l'argent de chacun en particulier, en l'honorant du beau titre de père ; elle eut l'honnêteté de les rassembler autour de son lit, de leur peindre son embarras, et de les faire tirer au doigt mouillé pour voir à qui l'enfant appartiendrait.

Point de jalousie, mon Adonis robin, je ne t'oublierai point. Te souviens-tu de cette fausse cliente qui parvint l'autre jour jusque dans ton cabinet pour solliciter un prétendu procès ? Tu crus, en triomphant d'elle, subjuguer la vertu la plus tenace et la marquise la plus huppée ?

Quelle fut ta surprise quand tu sus que la dame était une friponne de la rue Fromanteau, et qu'elle avait utilement amusé ses mains dans tes poches, tandis que les tiennes fourrageaient ses charmes.

A ton tour, la Diane. Tu nous fais voir que les honneurs ne changent pas toujours les mœurs. Grâce à la stupidité et à la misère d'un pauvre diable d'Allemand, te voilà baronne, et cependant tu fais toujours ton premier métier. Est-ce en reconnaissance des aventures qu'il t'a procurées? Je ne t'en connais pas de si brillantes. Souviens-toi de ce militaire, à présent bel esprit, qui fit sauter tes nippes par la fenêtre; de ces chevau-légers qui te donnèrent le fouet en revenant du bal de Saint-Cloud; de ce cadet gascon, par qui tu te fis promettre six louis pour passer une nuit chez lui, et qui te renvoya le lendemain, avec ces douces paroles : « Sandis,
« quand je prends le coche ou quelque autre
« boiture publique, je paie tant seulement la
« place que j'occupe; et don-! boilà douze francs,
« ma belle. »

La danseuse avait parlé avec tant de volubilité, qu'on n'avait jamais pu l'interrompre. Enfin, elle partit en cassant tous les magots qui étaient sur la cheminée, et en nous assurant qu'elle allait parler à des gens qui viendraient troubler nos plaisirs. C'est peu de nous le promettre; elle tint parole, comme on le verra dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE

AVIS AU LECTEUR

PENDANT la lecture du premier volume, la comtesse a eu beaucoup d'humeur. — Pourquoi cela? les historiettes qu'il contient, leurs portraits un peu lestes ne seraient-ils pas du goût de la dame? — Oh, que si! Est-elle fâchée que l'abbé, le mousquetaire et le robin aient sacrifié sur des autels indignes d'eux, et qu'ils manquent de délicatesse? — Oh, que non! Ce qu'elle a entendu lui a-t-il semblé trop peu piquant et voudrait-elle qu'on la dispensât de la suite? — Au contraire, elle la désire avec le plus vif intérêt. — Ah! parlez donc, et ne nous impatientez point : qu'a-t-elle? que

n'a-t-elle point? Expliquez-vous. — Vous désirez le savoir? — Sans doute. — Eh bien, tant mieux! vous l'apprendrez dans la post-face; oui, dans la post-face.



LE SOUPER

(SECONDE PARTIE)

CHAPITRE PREMIER

Très-important pour le commerce.

A peine la danseuse fut-elle partie que nous nous empressâmes de lire le papier que nous lui avions dérobé. Il contenait ce qui suit :

BAIL DE TROIS ANS

Manon Duru, surnommée la *petite Joujou*, danseuse de son métier, d'une part ; et messire Tout-d'Or, ancien munitionnaire des armées du roi, présentement marquis de... et autres lieux ; de l'autre part, convenus et demeurés d'accord de ce qui suit :

Savoir

Articles proposés par le Monsieur

Article I.

M. Tout-d'Or exige, d'après le conseil de son médecin, que la petite, avant d'entrer en exercice, aille faire une retraite de six semaines à la campagne, pour y respirer un air sain, et s'y rafraîchir le teint qu'elle a très échauffé.

Accepté à condition que M. Tout-d'Or fera une retraite aussi. Je crois que l'air de la campagne lui est aussi nécessaire qu'à moi.

Art. II.

Après son retour, elle n'ira plus souper en ville : comme M. Tout-d'Or l'aime, il craint pour elle les indigestions.

Accepté, pourvu qu'il me soit permis de donner à souper chez moi.

Art. III.

Elle ne prendra pas de ces laquais à taille élégante, qui font la fleur le jour, et mon bon ami la nuit. Pour cet effet, ils seront choisis et toisés par Monsieur, et non par Mademoiselle.

Accepté, à condition qu'ils seront robustes; c'est à dire, propres à frotter, et en état de résister à la grosse fatigue.

Art. IV.

Elle renverra sa mère avec une pension, et en recevra une autre de ma main. Les véritables mères sont trop indulgentes.

Accepté. Je pourrai plus décemment donner des coups de poing à l'une qu'à l'autre.

Art. V.

M. Tout-d'Or se réserve expressément que si ladite

Accepté, mais j'avertis M. Tout-d'Or que je suis

Demoiselle devient enceinte, pour se faire une réputation d'honnête fille, les diverses fantaisies qu'elle aura, ne coûteront pas plus de cent écus chacune.

très féconde, et que j'ai des fantaisies fréquentes dans mes grossesses.

Articles proposés par la Demoiselle

Art. I.

La Demoiselle, avant d'entrer en charge, veut un appartement sur le Palais-Royal, orné de beaucoup de glaces, de magots et de canapés surtout, avec un boudoir digne d'elle.

Accordé, à condition que le portier qui gardera la porte du devant et celle du derrière de la maison sera vieux; que les fenêtres de l'appartement seront élevées, et qu'il n'y aura aucun escalier dérobé.

Art. II.

Elle veut avoir un vis-à-vis à sept glaces, avec des chevaux fringants et des harnais pomponés.

Accordé, à condition qu'elle n'ira pas ventre à terre, et ne crevera que deux chevaux par mois.

Art. III.

Pour paraître décemment aux spectacles, au boulevard, aux Tuileries, et faire honneur à son Monsieur, il lui faut nécessairement des diamants; savoir: des girandoles, un esclavage, un ruban, des cornes, une sultane et une infinité d'épingles, sans préjudice des nœuds et du bouquet de brillants, qui viendront dans la suite; sans quoi la Demoiselle promet à son Monsieur qu'elle aura des vapeurs noires ou couleur de rose selon son caprice.

Accordé, à condition que les diamants n'appartiendront à la demoiselle, qu'après avoir donné des preuves constantes de sa bonne conduite; et pour l'y engager elle n'aura, la première année du bail, que la jouissance des diamants, la propriété de la moitié, après la seconde année et l'entière propriété à la fin du bail.

ART. IV.

De plus, elle demande une petite maison, avec un théâtre pour y faire la dame d'importance.

Accordé, à condition que la petite maison ne sera ni à Passy, ni à Pantin : l'air y est si vif qu'on y dévore. De plus, le Monsieur exige qu'il n'y ait pas de loge grillée dans la salle de spectacle, et qu'on n'y joue jamais les pièces de l'ennuyeux Molière. Lorsqu'on fait de la dépense, il faut du moins se distinguer par son bon goût.

ART. V.

Elle prétend pouvoir recevoir à sa toilette, sans que le Monsieur s'en scandalise, le petit maître qu'elle daignera choisir, pour la prôner dans les foyers; et le petit abbé qu'elle chargera de faire des vers en son honneur dans le Mercure, ou de faire des couplets malins contre ses camarades.

Accordé, en recommandant à la petite d'avoir l'œil sur ses bijoux.

ART. VI.

On lui donnera cinquante billets de parterre à distribuer à toutes les représentations : lesdits billets serviront à la faire applaudir les jours qu'elle dansera ; les autres seront employés à faire huer ses rivales ; l'on donnera de plus la table et un habit à demi usé tous les ans à un gredin qu'elle mettra à la tête de sa cabale.

Accordé, mais lorsque le Monsieur viendra souper avec la petite, le cabaleur ira manger à la cuisine.

ART. VII.

Il lui sera permis d'aller seule chez ses supérieurs.

Accordé sans réplique ; à tout seigneur tout honneur.

Art. VIII.

On la délivrera de tous les enfants mâles qu'elle aura, mais on lui laissera les filles, surtout si elles sont jolies.

Accordé, rien n'est plus juste ! Une mère prudente se ménage toujours une poire pour la soif à venir.

Fait double et signé par les deux parties, l'an de grâce, etc.

Quoi ! ce n'est que cela ? s'écrièrent toutes nos compagnes d'un air surpris ; la Joujou est bonne d'avoir voulu nous dérober la connaissance de son traité : il est dans la forme ordinaire, et les articles en sont tout à fait simples. J'en ai jadis fait un pareil, dit la petite actrice, avec un financier, qui lui a servi de modèle avec trente femmes de condition.

Allons, allons, c'est encore une imbécile, continua la Diane ; mais elle est jeune ; elle se formera : revenons à nos histoires. J'ai débité la mienne de bonne grâce ; je veux savoir celle de l'abbé, du chevalier et de mes deux compagnes. — Rien n'est plus juste, dit la marchande, et elle parla ainsi.

CHAPITRE II

L'orgueil humanisé. — La mort pour les malheureux n'a rien d'affreux.

J'ÉTAIS si jeune, lorsque je perdis le bijou dont vous me demandez l'histoire, que je pourrais facilement en avoir oublié les circonstances, si elles n'avaient un air de particularité qui les a vivement gravées dans ma mémoire.

Figurez-vous que je n'ai que deux lustres et un an pardessus, et que je joue avec un petit espiègle du quartier, qui n'est guère plus âgé, et qui vient régulièrement tous les jours folâtrer avec moi. Un soir, nous voyons un jardin voisin de notre maison entr'ouvert; nous nous y glissons pour y voler du fruit : nous approchions d'un pommier et nous allions remplir nos poches, quand nous entendîmes quelques soupirs qui partaient de derrière un treillage.

Avant d'aller plus loin, il est bon de dire à qui appartenait le jardin en question : c'était à une très grande dame âgée d'environ soixante-dix

ans, mais si vaine de sa condition que ses appartements n'avaient pour ornements uniques que les portraits de ses aïeux, auxquels tout le monde, en passant, était obligé de faire sa révérence.

Un laquais ne pouvait prétendre à l'honneur d'entrer dans son antichambre et de figurer avec ses gens s'il n'avait la gloire d'appartenir à un homme titré. Enfin, elle poussait la vanité si loin, que ses armes étaient gravées jusque sur sa béquille.

Vous vous doutez bien que notre soupireuse est la dame pétrie d'orgueil; mais vous ne devinerez jamais, je gage, le rang du seigneur qui soupirait avec elle. — Un prince, sans doute? — Non, non. — Un duc? — Pas tout à fait. — Un marquis, tout au moins? — Pas encore. Le petit seigneur, pour lequel elle s'humanisait, portait un habit galonné sur toutes les coutures, mais les galons étieant de soie; en un mot, c'était Champagne, son laquais. L'Amour, bien plus indulgent que M. D..., fait rapprocher tous les états, et ente tout de suite la roture la plus avérée sur la tige la plus illustre.

Le premier soupir avait fait peur à mon petit camarade et à moi; un second fit naître notre curiosité, un troisième l'augmenta: nous approchons, nous écartons doucement quelques feuilles, et nous voyons la vieille qui mettait ses titres aux pieds de son vainqueur. « Non. « tu ne sens pas toute ta félicité, lui disait-elle;

« sais-tu qu'il y a nombre d'honnêtes gens, de « personnes de la première qualité qui désire- « raient le bonheur que je t'offre, et dont tu « sembles si peu jaloux? » L'amant à livrée ne répondait rien, mais ses mains s'égaraient; et la dame trouva apparemment ses gestes assez nobles, se renversa tout à fait sur le gazon, et lui dit : « Cher marquis, cher comte, cher « prince de mon âme, je t'abandonne ces char- « mes qui n'ont dérogé que pour toi! Jouis de « tous, si tu le peux; sinon, choisis et choisis « bien. »

Champagne, curieux apparemment de s'allier à la noblesse, prit une posture qui nous aurait empêché de voir la dame si nous eussions été plus éloignés. Mais nous ne perdîmes pas une de ses grimaces, et nous l'entendîmes bientôt qui disait : *Je me meurs;* Champagne répondit : *Je suis mort;* et tous deux restèrent sans mouvement.

J'avais été jusqu'à cet instant très attentive à tous leurs gestes. Aux mots de *je me meurs*, je pris la fuite, très alarmée, et fus avec mon petit ami dire à maman que madame une telle était morte avec son laquais : nous lui peignîmes les circonstances de sa mort. Maman eut toutes les peines du monde à s'empêcher de rire, puis prenant un air sérieux, elle nous dit gravement que toutes les fois qu'une fille ou une femme était trop familière avec un garçon ou un homme, le ciel les punissait par une prompte

mort. Quoi! dis-je, si je jouais trop avec mon petit ami, j'en mourrais? — Sans doute, et lui aussi. Cette leçon eut pendant quelque temps tout l'effet que ma mère s'était promis; je ne permis plus à mon petit camarade de m'embrasser : il était pour le moins aussi poltron que moi; si, par hasard, je lui touchais la main, il criait, comme un beau diable, qu'il était mort; ma mère jouissait de notre simplicité, et s'applaudissait de nous avoir alarmés; bientôt elle eut tout lieu de s'en repentir : vous allez voir.

Je faisais avec Lindor (c'est le nom de mon petit ami) une partie au volant; ma mère fut obligée de sortir, elle nous enferma dans sa chambre, en nous disant : « Enfants, soyez sages, « gardez-vous surtout de casser quelque glace, « autant vous vaudrait mourir. — N'ayez pas « peur, maman. » Elle sort, la partie continue, le volant va, vient; crac! j'applique un coup de raquette au milieu d'un miroir, et je le casse en mille morceaux.

Je pleure, mon camarade m'imite; nous voulons prendre la fuite, mais la porte est fermée à double tour : nous nous figurons toujours maman prête à rentrer, nous nous rappelons les paroles qu'elle nous a dites en sortant : Gardez-vous surtout de casser quelque glace, autant vous vaudrait mourir : nous croyons la voir, furieuse, exécuter sa promesse et nous tuer. Cette crainte fit venir à mon ami l'idée

de nous donner nous-mêmes la mort : j'y consentis; et pour y réussir, nous résolûmes de répéter tout ce que nous avions vu faire à la vieille dame et à son laquais dans le jardin, jusqu'à ce que mort naturelle s'ensuivît.

Je commençai par m'asseoir à terre; mon compagnon d'infortune se plaça à côté de moi. Je jouai avec ses cheveux, je lui donnai quelques baisers, comme j'avais vu faire à la dame, et il me les rendit, à l'imitation de M. de Champagne. Je lui dis ensuite : Commences-tu à mourir ? Non. — Ni moi ; voyons, continuons.

Je lui répétai, sans savoir ce que je disais : « Non, tu ne sens pas toute ta félicité : sais-tu « qu'il y a nombre d'honnêtes gens, de per- « sonnes de la première qualité qui désireraient « le bonheur que je t'offre, et dont tu sembles « si peu jaloux ? » Il promena, comme M. de Champagne, sa main sous mon mouchoir. Je lui dis : Meurs-tu ? — Hélas ! non; au contraire, je ne fus jamais si éveillé. — Et moi de même. — Voyons, continuons.

Je me renversai tout à fait, et toujours d'après la Dame je m'écriai, en soupirant : « Tiens, « cher Marquis, cher Comte, cher Prince de « mon âme, je t'abandonne ces charmes, qui « n'ont jamais dérogé que pour toi : jouis de « tous, si tu le peux, sinon choisis, et choisis « bien. » Meurs-tu ? — Pas encore. — Ni moi. — Voyons, continuons.

Lindor prit la posture qu'il avait vu prendre à M. de Champagne; elle fit quelque effet; il sentit tout de suite un mouvement extraordinaire qu'il n'avait jamais éprouvé; j'étais dans le même cas; mon cœur, en s'épanouissant, semblait vouloir m'échapper : encouragés par le succès, nous nous écriâmes tous deux en même temps : Voyons, continuons.

CHAPITRE III

Mort de la marchande. — Histoire du chevalier. L'amour champêtre.

J'avais mieux examiné mes modèles que Lindor; je lui donnai quelques leçons qu'il exécuta de point en point et avec tant de succès, que nous sentîmes la mort s'avancer à grands pas. Je perdis presque la voix; Lindor ne me parla plus que par monosyllabes; je n'avais que la force de soupirer; à peine avait-il celle de m'embrasser; ses baisers expiraient sur le bord de mes lèvres. Nous entendîmes maman qui ouvrait la porte; nous ramassâmes nos forces pour expirer bien vite. Ma mère, étonnée, nous demanda ce que nous faisions-là : nous lui répondîmes par ce duo : Nous... mourons... Et nous disions vrai.

Nous perdîmes la voix,
Et dans le même instant notre âme fut ravie;
Mais d'une mort si douce et si digne d'envie,
Que pour mourir encore mille fois,
Nous reprîmes la vie.

Nous avions de la peine à nous persuader qu'à onze ans la petite marchande fût encore ignorante; nous l'accusâmes d'avoir elle-même fait choix du genre de mort, avec quelques doutes sur son heureux succès; elle nous jura que non, sur son honneur; le serment nous rendit encore plus incrédules; quand le chevalier, prenant son parti, nous dit que la chose pouvait, à la rigueur, être vraie, puisque lui, mousquetaire, avait filé ses premières amours sur le ton de l'églogue. Nous nous récriâmes sur cette singularité, et il commença.

Je passais six mois de l'année dans les terres de mon père. Là, pour toute occupation, j'assassinais quelques lapins ou je lisais de vieux romans que me prêtait ma grand'mère; l'amour sut m'en procurer un plus agréable, en me faisant voir les charmes naissants de Suzette : c'était la fille de notre berger.

Elle avait quatorze ans; sa figure était intéressante, sa taille bien prise, une simple futaine composoit sa parure; son linge éblouissait d'abord par sa blancheur; mais il cessait de paraître blanc du moment que son mouchoir, entr'ouvert par hasard, laissait voir quelque échantillon d'une gorge d'albâtre.

Voir Suzette, l'admirer, brûler pour elle, la chercher sans cesse des yeux, la voir même quand je l'avais perdue de vue, et jusque dans les bras du sommeil, tout cela fut pour moi l'affaire de vingt-quatre heures. Je le lui dis;

elle me fit une grande révérence, et me répondit avec ingénuité : « Monsieur le chevalier, « vous me faites bien de l'honneur; mais, tenez, « vous me faites encore plus de plaisir. Lucas, « avec qui mon père veut me marier, me répète « tous les jours ce que vous venez de me dire, « mais il m'ennuie autant que vous me faites « bien aise. »

Je remerciai ma chère Suzette. Au portrait que je lui fis de mon amour, elle reconnut le sien, et me l'avoua. Bientôt elle ne se para plus qu'avec les petits rubans dont je lui faisais présent, et me donna tous les jours en échange un bouquet; mais c'était tout, et mon âme, enchantée des présents de la tendre innocence, se contentait de régner sur un cœur aussi simple que délicat. Je craignais de diminuer mon bonheur en altérant sa pureté.

Quelquefois un simple baiser, à demi volé sur les lèvres de ma Suzette, m'a fait goûter plus de volupté que tous les emportements étudiés des beautés les plus à la mode.

En un mot, j'étais le plus heureux des hommes, quand Suzette m'apprit, en fondant en larmes, que Colas avait obtenu le consentement de son père. En effet, la noce se fit peu de jours après. Je fus contraint d'y assister, et j'eus le chagrin de voir mon aimable Suzette faire en vain mille efforts pour résister à trois ou quatre vieilles édentées qui l'entraînaient en bavardant vers la chambre de son époux. Quel moment pour elle

et pour moi! La pauvre enfant avait l'air d'une victime qui gémit du sort qu'on lui prépare. Je crus toute la nuit la voir se débattre sous le funeste couteau.

Dès ce moment, je devins rêveur, mélancolique. Le plaisir et le bonheur s'envolèrent loin de moi. En vain, pour me distraire, je fis la guerre aux habitants des airs et de l'eau; la félicité de Colas me poursuivait partout. Je serais mort de douleur et de jalousie, si je n'avais juré de me venger de mon rival dès que je pourrais me trouver tête-à-tête avec sa femme.

Un jour que je m'entretenais de cette agréable idée, qu'elle me jetait dans une douce rêverie, et que je savourais déjà la plus délicieuse des vengeances, je me trouvai insensiblement dans le vallon et au milieu des bois qui m'avaient vu si souvent aux pieds de ma bergère. Tout, dans ces lieux enchantés, conspirait à redoubler mon ardeur.

Un jeune ormeau et le lierre qui s'unit à lui en l'embrassant ne sont aux yeux de l'indifférence que deux faibles arbrisseaux; pour une âme sensible, ils offrent un spectacle bien touchant, qui donne les idées les plus voluptueuses et fait naître le désir de les réaliser.

Je me plaçai derrière un buisson fleuri pour examiner, sans être vu, la foule des villageois qui, deux à deux, étaient épars dans le bois. Ici, une bergère, l'amour peint dans les yeux,

la crainte et le désir sur le teint, jetait d'une main tremblante quelques feuilles à son amant, et courait se cacher à demi à l'ombre d'un alizier; le berger la poursuivait, et la dérobait tout à fait à mes regards.

Plus loin, Colin cessait de jouer du chalumeau pour orner la tête de Colinette avec des fleurs cueillies sous les pas de la bergère ; Colinette en ramassait pour parer le chapeau de Colin : bientôt le couple amoureux trouvait la couronne trop peu digne de leurs vœux, et se couronnait des fleurs qu'on cueille à Cythère.

Peignez-vous, s'il est possible, la situation d'un jeune homme qui aime, qui est malheureux, et qui est le témoin oisif de tant d'amoureux combats. Le désir entrait dans mon cœur par tous ses sens, quand j'entendis pousser de tendres soupirs derrière moi. Je tourne la tête, et je vois toutes les grâces réunies dans une seule personne : je vois Suzette.

CHAPITRE IV

Fin de l'histoire de Suzette. L'abbé commence la sienne; sa première déclaration n'a pas un heureux succès. — C'est une femme bel esprit qui l'ébauche.

Suzette, continua le chevalier, pleurait ses malheurs et les miens; elle était sur le bord d'une fontaine, à demi couchée sur le gazon, qui, tout fier d'être mollement pressé par tant d'appas, s'émaillait à chaque instant de mille fleurs nouvelles.

Les larmes que les beaux yeux de ma Suzette versaient coulaient doucement sur un teint de lis et de rose, s'arrêtaient dans deux fossettes pour admirer une bouche petite, vermeille et bien coupée, tombaient sur une gorge enchanteresse, et roulaient avec précipitation sur un cou d'albâtre, sur deux globes de neige, bien fâchées de ne pas rencontrer la plus petite ride pour s'y arrêter quelque temps.

Je poussai un soupir à mon tour; ma belle,

surprise, se tourna, me vit, se leva avec précipitation; son visage se peignit en un moment de mille couleurs différentes; elle fit un cri de joie, et retomba à demi évanouie sur le gazon qu'elle venait d'abandonner.

Qu'elle était belle dans cet état! Ses yeux paraissent ne s'être fermés que pour ne point m'intimider; ses bras, jetés à côté d'elle, me disent qu'ils ne m'opposeront plus la moindre résistance; sa bouche, en souriant, appelle le baiser à son secours.

Guidé, éclairé par l'Amour, j'allais ranimer les sens de Suzette; mais j'aperçus, à travers les arbres, son mari qui venait à nous. Je me dérobai à sa vue, je courus à son troupeau, je le forçai de sauter dans une de nos vignes; je joignis ensuite mon fâcheux avant qu'il fût auprès de sa femme. Je lui reprochai sa négligence, et, tandis qu'il allait arrêter le ravage que ses moutons faisaient sur mes terres, je volai prendre ma revanche sur les siennes.

Je trouvai Suzette, qui n'avait presque point changé d'attitude. Le temps pressait trop pour l'employer en paroles inutiles; elle me tendit la main sans me rien dire; et, sans lui rien dire, je lui marquai l'excès de ma joie par la volubilité de mes caresses.

Sa chute avait mis son habillement dans un aimable désordre que je me gardai bien de réparer. Oh! mes amis! félicitez-moi. Je vous ai dit que le mariage de Suzette avait fait fuir

loin de moi le plaisir et le bonheur : je les retrouvai tous deux assis sur ses genoux.

A moi ! s'écria l'abbé. Comme le caractère de mon héroïne contraste tout à fait avec celui de Suzette, il est bon que je raconte tout de suite mon aventure : c'est le moyen de varier nos tableaux et d'éviter la monotonie.

J'étais encore dans cet âge d'ignorance où l'on croit offenser les femmes en leur disant qu'on les aime, et surtout en leur demandant une récompense qu'elles brûlent ordinairement d'accorder. Enfin, j'étais encore timide, et mon petit collet n'avait pas produit son effet ordinaire.

Un jour que Durval, c'est le nom d'un de mes parents; un jour, dis-je, que Durval m'avait conduit à la Comédie-Française, je vis entrer dans la loge du Roi une grande femme qui me frappa par son air de dignité. Elle salua plusieurs auteurs qui étaient à côté de nous dans le parquet, et mon cœur sentit un mouvement de jalousie qu'il n'avait jamais éprouvé; elle fit ensuite à Durval un signe d'amitié avec son éventail, et mon âme, rassurée, prévit dès lors que la liaison de Durval avec la dame servirait à me faire nager un jour dans un torrent de délices.

Durval s'aperçut que je jetais plus souvent les yeux sur la loge du Roi que sur le théâtre; il m'en fit la guerre en souriant. Je rougis. « Que tu es simple! me dit-il, ne suis-je pas

« ton ami? Je veux être ton confident et te servir. Mme de la Césure est une espèce de Muse, « chez qui tous les beaux esprits de Paris se « réunissent, et qui en a formé plusieurs. Je « veux lui demander pour toi quelques mois « de son temps. J'ai vu quelques vers de ta « façon assez passables, en voilà plus qu'il n'en « faut pour te mettre en crédit. Demain, pas « plus tard que demain, je te mène dîner chez « elle. Je suis ton parent, j'ai de l'expérience ; « c'est à moi à te jeter dans le monde. »

Durval tint parole ; il me conduisit chez Mme de la Césure. Nombre d'auteurs avaient déjà pris séance. On m'annonça comme un jeune homme qui errait quelquefois dans le sacré vallon : je fus reçu avec l'air le plus prévenant par la maîtresse de la maison, et avec la morgue la plus insolente de la part de mes confrères en Apollon. D'abord, je les détestai; bientôt la haute idée qu'ils avaient de leurs productions, le mépris qu'ils témoignaient pour celles des autres firent succéder la pitié à l'indignation.

On avait donné la veille une pièce nouvelle; madame de la Césure demanda à ses convives ce qu'ils en pensaient ; chacun d'eux en avait très scrupuleusement remarqué les défauts, et pas un n'avait fait attention aux beautés. Indigné contre cette façon de juger, je pris la liberté de leur représenter qu'on pouvait décrier la meilleure pièce en ne présentant que son côté

faible, que malheureusement nous n'avions aucun ouvrage parfait ; tous me regardèrent avec un ricanement présomptueux, qui semblait me dire : « Il y a apparence que monsieur n'a pas « lu les miens. »

Dès ce moment, madame de la Césure parut assez contente de moi. Elle me communiqua quelques-uns de ses ouvrages, que je ne manquai pas d'élever au-dessus des productions de l'illustre Deshoulières. Ses bontés augmentèrent de jour en jour, au point que Durval crut qu'il était temps d'en venir à une déclaration dans toutes les règles ; je la fis en tremblant ; un regard fier, mêlé d'indignation, fut la réponse.

Je me crus ruiné sans ressource dans l'esprit de ma déité ; je courus chez mon mentor soulager mon cœur, en lui faisant part de mon malheur. Ah ! l'imbécile, s'écria Durval, en éclatant. Gageons qu'il a fait sa déclaration en prose. — Sans doute. — Tant pis, morbleu ! tant pis ! Ce sont des vers qu'il faut à madame de la Césure, ce sont des vers ! Un madrigal a pour elle la valeur de l'air discret chez les prudes, du patelinage chez les dévotes, d'une jolie figure ou d'une taille carrée chez le commun des femmes, et des livres sterlings chez les filles. Cours vite monter Pégase, pique des deux, poursuis ta Muse sur l'Hélicon, elle ne fuira que jusqu'au premier bosquet.

CHAPITRE V

L'abbé fait des vers, ils ont quelques succès ; mais on exige de lui des ouvrages plus conséquents. — Il se dépite et va offrir ailleurs le trésor qu'il destinait à madame de la Césure.

Je sùis l'avis du meilleur des parents possibles. Je fus rêver dans les allées du Luxembourg; il était isolé comme à l'ordinaire : j'y vis deux vieilles qui présidaient gravement aux noces de leurs chiens. Une sœur grise, qui, tête à tête avec un moine, marchandait vraisemblablement de l'eau des Carmes. Un faquin de précepteur, qui, pour avoir l'air d'un abbé d'importance, faisait promener son élève loin de lui. Quelques vieux radoteurs, appelés nouvellistes ; et une fille, encore subalterne, qui sollicitait, auprès d'un Suisse, la permission de gagner son dîner dans un coin du bois. Ces divers objets n'étaient pas en état de me distraire ; aussi eus-je bientôt broché une épître, dans laquelle

je demandais hardiment, en langage des dieux, les choses les plus terrestres.

Muni de mes vers, je me présentai fièrement chez madame de Césure. On me dit qu'elle était dans son jardin ; j'y volai. Je la vis dans un berceau délicieux, et qui me parut fait pour disposer ma Muse à la reconnaissance. Le demi-jour qui y régnait, le parfum qu'exhalaient les fleurs dont il était orné, le murmure des feuilles qui le garantissaient des ardeurs du soleil, les plaintes amoureuses d'une infinité de petits oiseaux qui l'habitaient ; tout annonçait le dieu de la tendresse ; tout annonçait un réduit charmant pour lui offrir des sacrifices.

Peut-être le berceau n'avait-il tant d'attraits à mes yeux que parce qu'il était embelli par la présence de la beauté que j'aimais : elle m'y parut aussi plus séduisante que partout ailleurs. La divinité et le sanctuaire se prêtaient mutuellement des charmes.

J'admirai quelque temps l'un et l'autre avant de me montrer. Madame de la Césure était dans le déshabillé le plus galant. Son pied, extrêmement petit, semblait se perdre entièrement sous le nœud de ruban qui le couronnait. Un jupon de taffetas blanc, garni d'un falbala rose, laissait voir la moitié d'une jambe si fine, si déliée, qu'en peu de temps elle conduisait bien loin l'imagination.

Son casaquin, plus léger que le vent, décou-

vrait de temps en temps une gorge arrondie par la main des Grâces, sur laquelle les Plaisirs et les Jeux paraissaient se rouler voluptueusement. Dieux ! vous savez où les conduisait la plus douce des pentes ?.... Dans leur sanctuaire.

Madame de la Césure, après avoir resté quelques instants dans une agréable rêverie, prit dans sa poche les vers qu'on lui avait envoyés à son réveil. Elle se coucha à demi sur un sopha de bois peint ; quelques roses baissèrent leur tige pour se reposer sur son visage et sur sa poitrine ; je fus jaloux en même temps des vers, du sopha et des fleurs ; je m'écriai involontairement : « O dieux ! qu'elle est belle ! » et ce cri m'annonça.

La dame me reçut d'abord avec sa dignité ordinaire ; mais, voyant mon épître, elle me sourit affectueusement, et ses yeux, animés tout de suite par la tendresse, eurent soin de me dire : « Ne soyez pas alarmé par la fierté appa-
« rente dont je m'arme quelquefois : l'amour
« sait la faire disparaître. »

Mes vers furent lus plusieurs fois, et parurent toujours plus charmants. On me permit de les faire insérer dans les journaux, et l'on me parla ainsi : « Mon cher abbé, je suis franche. Je vous
« avouerai que, du moment que je vous ai vu,
« j'ai pris à vous l'intérêt le plus tendre ; que
« je vous aime enfin ! Mais vous êtes entouré
« d'une foule de rivaux, qui tous ont des pré-

« tentions sur mon cœur. Justifiez la préférence
« que je veux vous accorder. Que votre mérite
« éclate. Osez entrer dans la lice ; faites-vous
« imprimer, et triomphez de vos rivaux. La
« chose ne vous sera pas bien difficile. L'un fait
« paraître Melpomène en pet-en-l'air ; l'autre
« fait hurler et larmoyer Thalie ; on bâille aux
« opéra-comiques de celui-ci ; on s'endort sur
« les romans ou les petits vers de celui-là. Pu-
« bliez un ouvrage qui prenne un peu dans le
« monde, vous les éclipserez, et je vous reçois
« académicien de Cythère. »

O temps ! ô mœurs ! dis-je intérieurement, tout est corrompu ! tout est renversé ! Il faut donc, auprès des femmes, faire présentement preuve de richesse, d'esprit et de noblesse, comme pour être admis dans quelque grande entreprise, dans une société littéraire, ou à Malte. Hélas ! au bon vieux temps, on n'avait besoin d'aucun de ces titres pour entrer dans le temple de Gnide, il suffisait d'aimer et d'être honnête.

Je crus, d'après le tendre aveu échappé à madame de Césure, qu'en attendant ma réception à l'académie dont elle venait de me parler, elle daignerait m'y agréer, c'est-à-dire, me faire jouir à peu près des avantages accordés aux académiciens. Je la conjurai, je dévorai ses belles mains de mes baisers brûlants, mais en vain. Piqué du peu de succès de mes lèvres, j'appellai mes mains à leur secours ; je les priai de combattre la rigueur de mon ennemie

en la livrant aux désirs. Elles ressemblèrent pendant longtemps à celles d'un enfant qui fourrage un parterre, cueille mille fleurs l'une après l'autre, et les abandonne pour voler à une nouvelle. La rose et les lis devinrent tour à tour les victimes de ma témérité. J'agaçai les plaisirs jusque dans leur foyer : hélas ! ce fut inutilement. Madame de la Césure me répondit toujours par une espèce de rondeau redoublé, dont le refrain était : *Publiez un ouvrage qui prenne dans le monde, et je vous fais académicien à Cythère.*

Je quittai madame de la Césure d'assez mauvaise humeur, et j'allai prendre l'air aux Tuileries ; j'en avais besoin. Ma rêverie me conduisit au Cours-la-Reine, de là à Chaillot. J'allais revenir sur mes pas, lorsqu'on m'appela des fenêtres d'une petite maison ; je regardai, je vis Elvire et Clotilde, sa sœur. Tout le monde sait qu'elles ne sont pas cruelles ; je m'en félicitai, et je volai dans le dessein de leur offrir l'hommage que je n'avais pu faire accepter à madame de la Césure. Il me pesait.

Je dis et je fis en peu de temps mille folies avec les deux sœurs ; elles les prirent si bien qu'Elvire se plaignit d'un grand mal d'estomac, et pria sa sœur d'aller dans une autre pièce chercher une liqueur qu'elle lui nomma. Mais Clotilde dit qu'elle avait une colique affreuse, et conjura sa sœur d'aller elle-même chercher le remède.

Je vis bien que la colique et le mal d'estomac avaient la même cause, et je me proposai d'employer le même élixir pour les guérir.

La cadette ou l'aînée cédera, me disais-je tout bas. Je m'arrangeais en conséquence, quand les deux sœurs commencèrent à se quereller. Elle aurait pu me voir pâmer, disait l'une, qu'elle n'aurait pas fait un pas pour me soulager. Elle m'aurait vu mourir, continua l'autre, qu'elle n'aurait pas eu pitié de moi..... Ah! le méchant naturel..... Fi, le mauvais cœur!.....

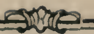
J'étais extrêmement piqué d'avoir perdu à si beau jeu, et je conseillai ironiquement aux deux dames de ne plus se confier leurs maladies. Tout à coup le ciel s'obscurcit, les éclairs sillonnèrent les airs, la foudre gronda; il survint enfin un orage tel qu'on n'en a jamais vu dans aucun roman, pas même à l'Opéra.

Bon! vous passerez ici la nuit, me dit Clotilde en folâtrant avec moi : nous coucherons dans cette chambre où il y a deux lits jumeaux, et Fanfan (c'était un fils d'Elvire âgé de huit ans), qui a son dodo dans la pièce voisine, vous le cédera, il couchera avec moi. Fanfan répondit qu'il en était bien aise, parce qu'il avait peur des esprits et des sorciers lorsqu'il était seul la nuit. Elvire sortit pour donner quelques ordres elle me serra la main en passant, et me dit tout bas : « Quand Fanfan est une fois endormi, l'on

« pourrait abattre la maison qu'il ne s'éveillerait « pas. »

Ces mots étaient significatifs, cependant je ne compris pas ce qu'ils voulaient dire; dans ce moment, j'étais occupé de Clotilde. Je m'approchai d'elle, et je lui dis en soupirant : « Ah! votre lit sera, ce soir, bien près du mien! — Eh bien? — Si vous vouliez permettre que j'allasse vous parler en secret? — Gardez-vous-en bien. — Ah! cruelle! inhumaine! — Quelle folie! Quand je suis dans mon lit, on pourrait m'emporter que je ne cesserais pas de dormir; ainsi, si vous venez me trouver, vous serez bien attrapé, je ne répondrai point.

Elvire rentra en annonçant qu'il fallait vite se coucher, pour ne pas entendre le tonnerre. Je dis que j'avais besoin de repos; mon dessein n'était pourtant pas d'en prendre. On se couche, on fait éteindre jusqu'aux bougies de nuit; j'entr'ouvre ma porte, je tremble, le cœur me bat, et me voilà retenant mon haleine, marchant sur la pointe du pied dans la chambre des deux sœurs.



CHAPITRE VI

Deux bonnes fortunes manquées; comment. — L'abbé revient à madame de la Césure. — Façon de faire un ouvrage bien vite, et de le rendre célèbre.

Je gagnai, d'un pas mal assuré, le lit de Clotilde : j'entr'ouvris ses rideaux, je lui donnai un million de baisers. Clotilde ne se fâcha point, parce qu'elle était censée dormir, comme elle l'avait ingénieusement projeté. Je fus piqué de son sang-froid ; je résolus de prendre un poste si avantageux, qu'elle serait obligée de se trahir, du moins par quelque geste; je m'en emparais, en effet; mais son lit se plaignit à plusieurs reprises, et très haut, comme s'il n'eût jamais été qu'un lit de repos. Elvire entendit les cris de l'indiscret, et demanda ce qui les occasionnait.

Clotilde feignit alors de s'éveiller en sursaut. « Oh ! bon Dieu, dit-elle, que je viens de faire « un vilain rêve ! J'ai songé qu'un serpent se

« glissait dans mes draps. » Pour cette fois, le songe n'était pas mensonge.

Je m'éloignai avec précipitation du lit de Clotilde; j'étais si troublé, qu'au lieu de regagner le mien, j'allai vers celui d'Elvire. Ma main, en tâtonnant, frappa précisément dans la sienne. Elle crut que je la cherchais; elle m'attira à elle, et m'embrassa sans me dire un seul mot, crainte d'être entendue par sa sœur, ou d'éveiller son fils; je lui répondais avec un silence aussi éloquent, lorsque Fanfan s'éveilla, tâta, écouta, et s'écria en pleurant : « Ma tante, « venez vite au secours de maman! Un sorcier « l'étouffe ! Elle ne peut plus respirer. »

La tante plaisanta sur le prétendu sorcier; la mère parla en grondant du prétendu serpent : le fils eut le fouet pour lui apprendre à avoir peur si mal à propos; pour moi, je me retirai dans ma chambre, et, voyant le lendemain que les deux sœurs avaient malignement résolu de ne point se séparer, je revins à la ville, où mon cœur se tourna encore vers son premier vainqueur.

Je dis à Durval ce que Mme de la Césure exigeait de moi. « Eh bien, me répondit-il, te « voilà bien embarrassé! Achète un ouvrage « tout fait; tous nos beaux esprits du bel air te « donnent l'exemple. Crois-tu bonnement que « ces petites pièces de persifflage, ces drames « qu'ils jouent à la campagne, ces vers anodins « qu'ils sèment à tort et à travers soient de leur

« composition ! Quelle erreur ! S'ils sont à eux, « c'est qu'ils les achètent, ainsi que l'abbé « Roquette achetait ses sermons; encore en « connais-je quelques-uns qui ont la lâcheté de « frauder les auteurs qu'ils font travailler. En « vérité, cela crie vengeance. J'ai été jeune, je « sais qu'il est permis à des gens comme il faut « d'escroquer des marchands, des filles et de « vieilles folles; mais les auteurs; fi ! c'est être « bien possédé du démon de l'escroquerie. Il « faut payer exactement son chirurgien et son « bel esprit, ils peuvent causer. »

A propos ! s'écria Durval, que ne mets-tu en usage l'expédient dont M*** s'est servi pour devenir auteur tout d'un coup ? J'ai deux laquais qui savent écrire, le tien est aussi savant; envoie-les à la bibliothèque de ce financier de notre connaissance qui a tant de livres si bien reliés, et qui n'en lit aucun. Nos gens copieront ce qui tombera sous leur main ; tu rajeuniras tout cela, et tu le donneras effrontément au public sous ton nom. Quand on s'apercevrait de ton larcin, ta gloire n'en serait pas diminuée : les petites filouteries sont presque aussi permises au Parnasse qu'autour d'une table de jeu. Demande plutôt à M. un tel, et à Mme une telle.

Ma paresse et mon impatience me conseillèrent de suivre l'avis de Durval. Dans moins de huit jours, je me trouvai possesseur de dix à douze cahiers, qui, suivant le goût ou la fantaisie

de mes copistes, étaient remplis de sentences, d'épigrammes, de contes, de chansons, de petites épîtres à des Chloés qui n'avaient jamais existé, d'histoires anglaises morales et philosophiques, de drames même, parce que mon laquais les aimait. Je fis mêler tout cela ensemble, ce qui composa un ouvrage assez considérable. Il me plut de l'intituler modestement : *Mes Caprices*.

Il ne fut plus question ensuite que d'employer toutes les coquetteries du Parnasse usitées pour donner de la célébrité à un ouvrage, et je mis en usage les plus essentielles.

PREMIÈREMENT

Je fis présent de mon ouvrage à un imprimeur, à condition qu'il me le dédierait, et que, dans une préface longue et ennuyeuse, selon l'usage, il me demanderait pardon de m'avoir fait voler mon manuscrit, après m'en avoir offert en vain une somme considérable. Qu'au surplus, il espérait que je lui pardonnerais son larcin en faveur de l'obligation que le public lui aurait, et du zèle avec lequel, etc.

SECONDEMENT

Je me fis graver à grands frais. Je composai moi-même les vers fades qu'on mit au bas de la gravure. Je soutins ensuite, avec la dernière effronterie, qu'un ami avait prêté un de mes

portraits à son graveur et avait, malgré moi, fait mettre mon estampe à la tête de mes ouvrages.

TROISIÈMEMENT

Je convins avec l'imprimeur, pour la gloire de mon livre, qu'après avoir fait la planche, il en tirerait tout de suite trois éditions. mais chacune de cent exemplaires seulement : la première sur du papier commun, la seconde sur du papier superbe, et la troisième enrichie de vignettes, de culs ou de fonds de lampe, et d'estampes magnifiques, pour la commodité des étrangers qui n'entendent pas le français, dussé-je ne passer que pour un marchand d'images.

QUATRIÈMEMENT

Je donnais à souper aux petits aboyeurs du Parnasse, qui, d'après mon cuisinier, me jugèrent un homme admirable, divin, incomparable. Aussi, dès le lendemain, les journaux furent-ils inondés de vers à mon honneur.

Des précautions aussi sages ne manquèrent pas d'assurer à mon ouvrage tout le succès que je m'étais promis : les savants s'en moquèrent; les sots, qui sont en plus grand nombre, m'élevèrent au-dessus d'Anacréon, d'Horace, de La Fontaine, de l'abbé Prévot, de La Chaussée.

Hélas ! j'étais tout au plus l'égal de... de... de... de... de..., etc., etc., etc. Assurément, l'on ne peut pas être moins.

Il est temps que j'aille chez Mme de la Césure recueillir le fruit de mes veilles, et joindre les myrtes de Cypris aux lauriers d'Apollon. Je vole, on me dit que la dame est dans la bibliothèque; je mets mon ouvrage à ses pieds; elle se récrie sur ma facilité. Je réponds galamment que, m'ayant inspiré, elle ne doit pas être surprise : je demande avec précipitation la récompense de mes peines; et, joignant le geste à l'expression, je porte la main sur la couronne des amants heureux.

Arrêtez! arrêtez donc! me dit Mme de la Césure, songez qu'Apollon perdit Daphné pour l'avoir brusquée; craignez de me voir fuir comme cette nymphe. — Ah ! madame, souvenez-vous qu'elle s'en repentit; ne l'imitez pas, de grâce, ou du moins, si vous vous échappez de mes bras, que ce soit pour fuir vers votre lit. — Vers votre lit! répéta Mme de la Césure avec dédain. Que vous avez des termes prosaïques ! Quoi ! votre nouveau titre d'auteur, cette bibliothèque, la noble passion que vous me connaissez pour les vers, rien ne pourrait-il vous élever au ton poétique ? Pour vous punir, je veux rester ici, me dit-elle, en se plaçant auprès d'un grand *in-folio*, sur le dos duquel je vis écrit en lettres d'or : *Essai sur la Nature.*

Étonné du caprice poétique de la dame, je

lui dis : La poésie a ses licences, mais celle-ci passe les bornes que j'y mets. Je cherchais dans tous nos poëtes des termes pour la déterminer à abandonner un poste qui me paraissait très incommode, quand elle poussa du pied un petit ressort; le prétendu livre se déploya, la nymphe se trouva voluptueusement étendue sur un canapé : le bois en était sculpté et représentait les tendres aventures d'Apollon; on l'y voyait, se précipitant dans le sein de Thémis, et se confondant si bien avec elle que les Naïades, en soupirant, étaient étonnées de ne pas distinguer la déesse d'avec le dieu.

CHAPITRE VII

L'abbé monte son imagination, etc. — L'actrice de province raconte son histoire.

Ce portrait, et plusieurs autres, joints aux charmes de Mme de la Césure, montèrent tout à fait mon imagination. Dans l'enthousiasme de mon délire poétique, je comparais mon héroïne, non à une simple Muse, mais au Parnasse même. Elle sourit à la comparaison; je me hâtai de lui prouver qu'elle était juste.

Le trésor que son mouchoir cache ordinairement aux regards de tous profanes ne sont plus deux globes de neige. Loin de nous toute comparaison si commune! Je vois, je touche la double colline[1], je parviens au sommet, j'y domine. La pente agréable du double mont me conduit insensiblement dans le sacré vallon. Qu'il est agréable! et qu'il fait naître de belles idées!

Je prends la route du bosquet enchanté. Qu'il est touffu! qu'il est sombre! qu'il est doux

de s'y perdre! que l'enthousiasme qu'il vous inspire est divin!

Enfin, l'Hippocrène, cette fontaine délicieuse, dont l'eau ou, pour mieux dire, dont le nectar cause la plus agréable des ivresses; cette fontaine enchanteresse s'offre à mes regards. Pégase étend les ailes; il devient fougueux; la soif le dévore; il vole se désaltérer, et le feu qui l'enflamme se communique à la source même.

Et à nos sens, s'écria la comédienne, tant vous peignez bien, Monsieur l'abbé. Pour moi, qui n'ai l'honneur d'être ni poëte ni orateur, je vais tout simplement raconter mon aventure. Je suis née dans une petite ville aux environs de Paris. Mes parents étaient des bourgeois honnêtes, mais pauvres. La marquise de...., qui me trouva un minois revenant, me prit à son service. Comme elle aimait beaucoup la comédie, qu'elle la jouait, que je m'acquittais assez bien des bouts de rôles qu'on me confiait, elle me traita avec bonté. Son époux avait des valets de chambre musiciens; je devins sa femme de chambre actrice.

J'avais déjà trois lustres; je jouais la comédie depuis un an; cependant, le croira-t-on? j'étais encore très-novice. L'air de la capitale, la lecture des romans, l'exemple de la marquise me rendirent en peu de temps savante. D'un autre côté, les soucis d'une fille de quinze ans, les espiègleries du fils de la maison, qui me

donnaient des insomnies, ou qui me revenaient pendant mon sommeil; mes roses qui disparaissaient, mon embonpoint qui diminuait; tout me conseillait, avec la plus grande énergie, de joindre à une théorie insipide la plus agréable des expériences, et à me défaire d'un bien dont on ne jouit qu'à mesure qu'on le prodigue.

Un jour qu'à la suite d'une tendre rêverie, le dépit m'avait jetée sur un sopha dans les bras du sommeil, je rêvai à mon ordinaire du marquis; le désir m'éveilla, et je vis dans une glace que le désordre de ma parure se sentait du désordre de mes sens, et l'égalait presque. Sûrement ce n'est pas peu dire!

Mes cheveux dérangés me donnaient un petit air tout à fait mutin; ma gorge à demi découverte semblait, en s'agitant, vouloir rejeter tout à fait un mouchoir trop importun, la cour était en deuil, et mon jupon laissait voir, à travers quelques plis un peu trop relevés, un bas noir qui faisait paraître encore plus mignonne ma jambe déjà très fine : deux travers de doigt d'un genou de neige, qui paraissait à travers un falbala de gaze, contrastaient merveilleusement bien, et fixaient agréablement la vue, sans borner l'imagination.

Je me contemplais avec satisfaction. Je me trouvai intéressante. Mon cœur, agité par l'amour-propre et le désir, souhaitait que le marquis pût me voir dans ce désordre séduisant,

quand j'aperçus sa figure dans le même miroir. Ses yeux n'avaient pas resté oisifs, aussi pétillaient-ils de la flamme la plus étincelante. Je voulus fuir, une de mes mules, en se détachant, m'arrêta dans ma fuite; elle irrita en même temps par sa petitesse la curiosité et le désir de mon jeune amant.

Il s'élance, fond sur moi avec l'agilité d'un oiseau, et devient si entreprenant! si entreprenant! que je ne puis, en honneur, m'empêcher de crier. J'allais redoubler; mais le fripon savait que l'amour est un enfant; il se ressouvint que dans sa tendre jeunesse on apaisait toutes ses petites colères en lui montrant un joujou, et le traître eut recours au même expédient. Ma fierté, ma raison n'avaient déjà plus le plus petit mot à dire, quand Manon, l'une de mes compagnes, arriva; il était temps. Tout jusqu'à la curiosité me pressait de me rendre. J'oubliais les maux qu'elle avait causés à nos premiers parents, pour me peindre les plaisirs qu'elle procure à leurs enfants.

Manon était clairvoyante; elle s'aperçut de ma faiblesse; je lui en fis l'aveu. Cette bonne amie prit part à ma situation; et si elle m'alarma sur le danger qu'on court avec les hommes quand on anticipe sur les droits de l'hymen, elle me conduisit, dès l'instant même, sous une charmille, pour m'apprendre l'art de goûter, sans risque, des plaisirs volés au célibat.

Notre espèce de conversation était intéres-

sante ; Manon était bavarde ; je m'aperçus que je ne le serais pas mal lorsque ma langue serait tout à fait déliée ; et elle aurait duré longtemps si nous n'eussions entendu quelque bruit : Manon me promit de venir la continuer dans mon lit, lorsque madame serait couchée. Le petit espiègle de marquis qui avait tout vu, tout entendu, sut y mettre bon ordre. Vous allez savoir comment. Ah ! le fripon !

CHAPITRE VIII

Attrapez-moi toujours de même. — Cabinet du robin.

Le jour fuit, la nuit vient, deux heures sonnent, je me couche, j'éteins ma bougie; je suis à peine arrangée dans mes draps que j'entends fermer la porte de ma camarade, ouvrir la mienne, marcher dans ma chambre: je crois que c'est mon amie; point du tout! c'est mon ami, qui a prudemment enfermé sa rivale à double tour, et qui, guidé par le flambeau de l'Amour, vient s'emparer d'une place qu'il doit remplir bien mieux qu'elle.

Une chemise et une coiffe de femme, un manteau de lit, le reste de l'attirail féminin qu'avait pris la fausse Manon, le mépris avec lequel elle affectait de parler des hommes, tout contribuait à prolonger mon erreur. Les traîtres ! les perfides ! les scélérats ! disait-elle d'une voix basse, comme pour n'être pas entendue de la chambre voisine: si tu savais,

ma petite, avec quelle indignité l'un de ces monstres a séduit ou, pour mieux dire, a triomphé de mon innocence ! — Quoi ! tu n'as pas ? — Hélas non ! je l'ai perdue, cette fleur précieuse qu'on ne peut cueillir qu'une seule fois, et je veux te raconter comment, afin qu'instruite par mon exemple tu puisses conserver la tienne.

Avant d'appartenir à notre marquise, j'étais à une jeune Provençale, vive, sémillante ; l'égalité de notre âge, la conformité de nos goûts, le penchant que nous sentions pour le plaisir, la crainte que nous inspiraient ses imprudentes suites, tout nous rendait très intimes amies. La nuit, quand sa maman était endormie, elle se glissait dans mon lit, nous nous exposions nos soucis, et nous nous consolions mutuellement.

Jusque-là il n'y avait pas de mal; mais, hélas ! cette jeune personne avait un frère, vif, entreprenant, téméraire, amoureux : il prit un soir tout l'ajustement de sa sœur, vint me joindre, et fit si bien que, croyant embrasser ma jeune maîtresse, je réchauffai dans mes bras et sur mon sein le serpent qui devait me piquer.

A peine fut-il dans mon lit, que le traître appela le désir au bruit des baisers qu'il cueillait sur ma bouche avec autant de rapidité que moi sur la tienne.

La feinte Manon, ajouta l'actrice, eut l'art

d'augmenter ma curiosité, et je lui dis, avec le plus vif intérêt : Ensuite, que fit-il ? — Ensuite ? Il porta la main sur deux globes d'albâtre, qui, dans ce temps-là, étaient unis, fermes, charmants, comme ceux que je touche. Plus d'un sage, en les voyant, avait senti qu'il était homme et avait chéri sa faiblesse.

Ensuite ? — Ensuite, il les pressa doucement, ainsi que je fais. Il caressa tendrement leur aimable contour, et sembla vouloir les arrondir encore sous les lois de la volupté.

Ensuite ? — Ses mains et ses lèvres s'emparèrent tour à tour, comme les miennes, de deux boutons de rose, et le plaisir les fit épanouir.

Ensuite ? — Oh ! ensuite, s'écria le marquis, sans songer davantage à contrefaire sa voix, l'amour qui applaudissait à ce jeu lança son trait, et rencontra la veine du vrai bonheur.

Je ne saurais vous peindre fidèlement les sentiments qui m'agitèrent dans ce moment. J'étais en même temps fâchée et charmée ; d'une main je repoussais le marquis ; de l'autre, je le retenais. Je lui dis d'une voix étouffée, qu'il me manquait, que cela était fort vilain à lui : « Te « manquer, mon enfant ? me répondit-il. Oh « parbleu ! il n'en sera rien. Tiens, voilà pour « te convaincre du contraire. » En effet, je ne pouvais déjà plus lui faire ce reproche. Il m'échappa un cri de douleur, j'en poussai vingt

de joie, et le plaisir me dicta ce vœu : Oh Dieux ! qu'on m'attrape toujours de même.

Ainsi finit la comédienne de campagne : la nature de son vœu, le moment dans lequel elle l'avait fait; tout était caution de sa sincérité. Nous lui demandâmes, s'il avait été souvent exaucé, et nous plaisantâmes quelque temps sur nos diverses aventures ; mais froidement. La conversation languit ; les bons mots ne se succèdent plus avec vivacité ; le Champagne nous semble fade ; les charmes mêmes que nous avions tant admirés, commencent à nous paraître très ordinaires. Profanes que nous sommes ! nous touchons au sanctuaire des délices, sans éprouver la moindre émotion.

Le président s'aperçut du mauvais rôle que nous allions jouer et faire jouer à nos actrices. Qu'est-ce, mes amis, nous dit-il ? Le dieu que nous servons, ainsi que Mars, déteste les faibles courages ; l'ignorez-vous? Venez avec moi dans un champ, où vous retrouverez toute votre valeur. Nous le suivons ; il ouvre une porte secrète : un cabinet enchanté se présente à nos yeux.

Il est carré, le plafond est d'un bleu céleste parsemé d'étoiles d'argent ; d'un côté brillait, quand nous entrâmes, un réverbère, taillé en demi-lune, qui réfléchissait sur un verre rouge placé vis-à-vis ; de sorte qu'on croyait voir coucher l'amante d'Endymion et lever l'épouse du vieux Titon.

Dans chacune des étoiles qui ornent le plafond, sont de petits tuyaux imperceptibles, qui distillent une eau odoriférante; et ces perles parfumées, en tombant sur des fleurs dont le parquet est parsemé, imitent assez bien les larmes de l'Aurore, ou les pierreries que cette déesse prodigue tous les matins pour embellir nos parterres.

Un sopha qui règne tout autour, et qui est extrêmement battu, semblait nous dire à quel usage il était destiné; nous y prîmes place et nous fîmes l'éloge de sa commodité.

Le président, possédé dans cet instant du démon de la propriété, jouissait du plaisir que nous avions à voir son cabinet, et renchérissant sur les éloges que nous lui donnions : Il est divin! délicieux! disait-il; mais parbleu, il me coûte cher! puisque ne voulant rien avoir de commun, j'ai, avant de le faire construire, parcouru tous les boudoirs de Paris. Je m'en sais gré. J'y ai puisé une connaissance profonde du cœur humain. Oui! vous avez beau rire. J'ai voyagé dans les boudoirs en philosophe; et, grâce à mes remarques, je connais, en mettant le pied dans un de ces temples, s'il est consacré à la volupté, aux plaisirs effrénés, ou à l'intérêt.

Vous êtes jeunes, ajouta le président, après un instant de réflexion; le sage ne doit faire des découvertes que pour les publier, et les tourner au bien général : j'ai envie, pour vous

instruire, de vous dépeindre quelques-uns des boudoirs que j'ai vus. J'observerai de les ranger chacun dans leur classe. Jeunesse, je parle, écoute, instruis-toi.

CHAPITRE IX

Des boudoirs consacrés à la volupté.

Consultez toutes les femmes, elles vous diront que la volupté la plus délicate est leur apanage et leur guide ; mais gardez-vous de les croire sur leur parole ; la plupart ressemblent à ces gros mangeurs, qui prétendent n'être que friands.

J'avouerai que j'ai vu très peu de cabinets où régnât la volupté toute pure, sans mélange d'intérêt ou de libertinage ; soit que très peu de personnes en soient curieuses ; soit que les larmes qu'il faut répandre, les soupirs qu'il faut pousser, les beaux sentiments qu'il faut étaler pour y parvenir, ne m'ayent pas permis de multiplier mes connaissances.

Souvenez-vous surtout, mes chers amis, de ne chercher des femmes vraiment délicates que parmi celles qui sont dans les premiers jours de leur printemps, ou vers la fin de leur été. Une jeune personne, l'imagination remplie des

romans qu'elle a lus dans son couvent, et des plaisirs qu'ils ont décrits à son cœur encore pur, conserve quelque temps l'idée qu'elle s'en était faite ; jetée dans le monde, entraînée par son tourbillon dans un cercle de travers et de ridicules, la frivolité, la folie du jour deviennent ses guides ; elle perd de vue le vrai plaisir, et n'est ramenée à lui que par la société du faux. Je la regarde alors comme ces parasites de profession, qui ne se déterminent à manger, sobrement chez eux, des aliments salubres et délicats, que lorsque les mets empoisonnés qu'on sert sur la table des grands et des financiers, ont délabré leur estomac.

Le boudoir de la présidente de .... n'a, pour tout ornement, qu'un tableau, représentant l'aventure de Léda et Jupiter métamorphosé en cygne. Léda, la tête penchée par le plaisir, les yeux à demi fermés par l'amour, presse d'une main le duvet de son amant ; de l'autre elle écrase, sans s'en apercevoir, un tendre roseau, qui, par hasard, s'est trouvé sous ses doigts. Ses lèvres, encore mieux occupées, pressent le bec de l'oiseau céleste qui, de son côté, décèle presque sa divinité par l'air dont il jouit de son bonheur.

S'il est vrai que les cygnes chantent mélodieusement à l'heure de leur mort, quel dommage que la peinture ne puisse pas rendre toutes les idées de la poésie ! Jupiter métamorphosé en cygne, et expirant d'amour dans les bras de

Léda, aurait fait retentir à nos oreilles des sons bien touchants.

Vous ne vous douteriez jamais que la petite baronne de..., avec son extérieur glacé, eût un réduit amoureux dont elle a tiré tout le parti possible. J'ai eu le bonheur d'y être introduit après six mois de soins, de soupirs et de larmes. Il est tapissé de myrtes artificiels, sur lesquels nichent une infinité de serins; comme on a eu grand soin de ne leur siffler que des airs tendres, ils n'en répètent point d'autres.

Lorsque ces petits animaux voient paraître leur maîtresse, il semble que l'amour et la reconnaissance rendent leur concert plus mélodieux. Quelques-uns même abandonnent leur chant, et se réunissent deux à deux pour inviter à la tendresse par des exemples frappants.

Ce spectacle si simple, si naturel, m'amusa quelque temps, ainsi que l'espèce d'idylle que la baronne adressa à ses petits oiseaux. « Venez, « mes amis, leur disait-elle, oui, je vous aime. « Eh! qui le mérite mieux que vous? Vous « êtes tendres, fidèles, empressés; l'indiscrétion « n'est pas un plaisir pour vous. » Elle leur ouvrit ensuite une des cages cachées sous les myrtes. Il fallait les voir voler, se disputer le bonheur de becqueter doucement les lèvres de la baronne. Les plus heureux restèrent possesseurs de ce poste agréable; les autres prirent

leur parti et allèrent battre amoureusement de l'aile sur sa gorge.

« Finissez donc, mes chers petits enfants, leur « disait-on avec une vive voix entrecoupée et « des yeux clignotants. Rentrez dans votre cage, « vous allez vous tuer. » Mais on n'avait pas la force de les écarter. Je fus jaloux de leur bonheur ; je leur donnai un rival, je demandai la préférence pour lui ; on convint, en le mesurant de l'œil, qu'il la méritait, et les amants ailés qu'on lui sacrifiait eurent la générosité de chanter son épithalame.

La marquise de .... sait encore marier à ses plaisirs la simplicité la plus aimable. Elle a pour les fleurs la passion que la baronne a pour les oiseaux. L'amant le plus séduisant ne serait pas dangereux pour elle s'il n'était paré d'un bouquet. Serait-ce en sa faveur que nos petits-maîtres, même nos jeunes magistrats, sont abonnés avec des bouquetières ?

Un jour que je dînais tête-à-tête avec la marquise, elle prit une rose dont son corset était orné, et la mit dans le seau qui était à côté d'elle. A mesure que la fleur s'épanouissait dans l'eau, le cœur de la Dame s'épanouissait aussi. Elle soupira, fixa la rose en rougissant, lui donna un baiser, et dit avec une voix étouffée et comme en respirant : « Ah ! c'est ainsi que je me figure une femme au moment où elle renaît dans les bras d'un objet chéri. »

Dès cet instant même, je devins passionné-

ment épris de la marquise; et l'amour me la peignit, à toute heure du jour et de la nuit, disputant à la rose l'avantage de s'épanouir et de renaître plus voluptueusement.

Je me parai journellement d'un bouquet énorme, moi qui n'en avais jamais porté; la marquise m'en sut gré; peu à peu elle daigna m'écouter favorablement. Elle m'avoua qu'elle avait le cœur sensible, mais très-délicat, et qu'il lui était impossible de se faire aux manières brusques de son mari, que la grossièreté accompagnait jusque dans le sein des plaisirs. « Figurez-vous, me dit-elle, un pandour, qui porte brusquement la main sur une corbeille de fleurs, en prend une poignée, les presse sous son nez, et les jette. »

« Dieux! mécriai-je avec transport, quoique sur un ton d'églogue, si la Flore que j'idolâtre daignait jamais me confier la plus petite fleur, je savourerais à longs traits la volupté de la voir, de la toucher délicatement, de la couvrir de mes baisers, d'en éparpiller doucement toutes les feuilles l'une après l'autre, avant de chercher le bonheur dans son calice, et la délicatesse même filerait mes plaisirs. »

La marquise allait me répondre, lorsque son mari entra. Il me persifla grossièrement sur mon bouquet, et demanda aussi grossièrement à sa femme si c'était en son honneur qu'elle en portait un jaune. Elle leva les épaules, et sortit en disant entre ses dents : « Ah! le

« gros butor ! qu'il le mériterait bien ! » Il ne le porta pas loin.

Dès le lendemain je volai chez la marquise. On me dit qu'elle était dans son cabinet : j'entrai; je fus ébloui, enchanté par la diversité des fleurs dont il était orné. Elles frappaient en même temps la vue et l'odorat : la divinité était couchée sur son canapé avec un déshabillé jonquille. Elle avait fait placer à côté d'elle deux grands vases dans lesquels étaient deux branches d'aubépine, qui formaient un berceau autour d'elle. Le point de vue était charmant. Il fit naître à Zéphir le désir de figurer avec Flore dans la même niche.

Je voulus écarter un des vases, l'on se fâcha; je fus contraint de me glisser entre les branches fleuries. Je ne pus le faire qu'aux dépens de quelques piqûres. Je me préparais à les rendre avec usure à la beauté qui en était la cause, lorsqu'une épine pénétra dans mes reins; mais j'aurais eu mauvaise grâce à m'en plaindre, puisque le mouvement qu'elle me fit faire tourna au profit de l'amour : la marquise reçut le contre-coup.

CHAPITRE X

Boudoirs des femmes fortes.

J'ENTENDS par femmes fortes, non ces bégueules, qui, fières de savoir quatre mots de latin ou de grec, d'avoir surtout nombre de pédants à leur table, arborent l'étendard de la philosophie pour jouer un rôle dans le monde en dépit de leur laideur. Les véritables femmes fortes, selon moi, sont celles qui, favorisées par la nature, ont reçu de ses bienfaisantes mains une âme brûlante, un cœur de feu : il en est beaucoup, dit-on, je le crois, mais je n'en connais à fond qu'un très-petit nombre. Pourquoi cela ? allez-vous me demander. Oh ! pourquoi? Parce qu'une fortune ordinaire est bientôt épuisée, si l'on n'a l'art de l'économiser. J'imite ces joueurs prudents, qui, dérangés par quelques fortes parties de cavagnol ou de vingt-un, ne vont plus que dans les maisons où l'on s'amuse d'un petit jeu de commerce.

Madame de...., femme forte, s'il en fut

jamais, n'a pas de boudoir d'hiver, ou, pour mieux dire, il est partout; dans l'embrasure d'une fenêtre, dans une garde-robe, sur un escalier : tout lui est égal. Pour celui d'été, je le connais; et l'on peut dire, à l'éloge de la Dame, qu'il n'est point fastueux. Il est tout uniment au bout de son jardin, dans un labyrinthe de charmille, où elle a fait élever, sur un piédestal, un Priape de bronze. Elle a, pendant longtemps, imité la fille de César. Elle plaçait sur la tête du Dieu des jardins une couronne, toutes les fois qu'il était témoin d'une de ses bonnes fortunes; mais faisant réflexion que la charmille serait dégarnie continuellement, elle ne lui fait plus hommage que d'une feuille.

Le cabinet de la marquise de.... est aussi de ma connaissance. Elle y est peinte en Déjanire; elle est entre les bras d'Hercule. D'une main, elle se joue avec l'énorme massue du héros; de l'autre, elle fait signe aux cinquante Danaïdes de se retirer. Sa fière contenance semble leur dire qu'elle seule les remplacera.

La grosse comtesse de.... est encore peinte dans son cabinet favori. Ce tableau représente Vénus à sa toilette, entourée de Plutus, d'Adonis, de Mars, enfin, de tous ses adorateurs. Ils ont l'air satisfait ; la divinité seule paraît mécontente. Le désir se peint dans ses yeux, et elle se tourne avec vivacité vers Mercure, qui,

sous les traits du chevalier de .... entre en cachant plusieurs billets doux.

La baronne de .... n'a d'autre boudoir que sa galerie. Tout le monde sait qu'à la mort du fameux maréchal de.... elle a porté dix-sept jours le deuil, en mémoire d'autant de tendres compliments qu'il lui adressa dans douze heures. Aussi a-t-elle fait mettre au-dessus de son sopha le buste de ce héros en tout genre. Il porte dans ses mains un cadran, et du bout de sa flèche l'Amour marque cinq. On lit autour, en lettres d'or : *Bel exemple à suivre !*

La dame faisait un jour admirer le maréchal à un Gascon et, la larme à l'œil, ne tarissait pas sur l'éloge de sa bravoure. Elle montrait le cadran, comme une preuve incontestable. L'habitant de la Garonne essaya de la consoler, et lui promit de surpasser le héros qu'elle regrettait. Elle était intéressée à soutenir la gloire du défunt, et à rabaisser l'orgueil d'un audacieux ; le défi fut tout de suite donné et accepté. Vous vous doutez bien que la dame gagna ; mais, Dieux ! comment ? Elle triompha si bien, que son front eut à rougir de sa victoire. Elle essuya l'affront le plus cruel ! le plus impardonnable ! Elle s'en plaignit hautement, jura de déshonorer son adversaire, qui lui répondit effrontément : « Madame, vous aviez quatorze « ans quand le maréchal, aidé de vos charmes « et de votre jeunesse, se signala si bien. Eh ! « donc, tâchez de reprendre vos premiers at-

« traits, et vous verrez alors, sandis ! vous ver-
« rez quel homme est le chevalier de Ventillac !
« Vous avez vu jouer le Galant Coureur ? Eh
« bien ! je ressemble au héros de la pièce,
« je vais bien ou mal, selon la beauté du
« terrain. »

CHAPITRE XI

Boudoirs consacrés à l'intérêt.

OH, pour le coup! nous dit le président, je ne tarirais pas si je voulais vous peindre tous les réduits qui respirent l'intérêt : j'en ai vu bon nombre : mes créanciers en savent quelque chose.

Je ne vous parlerai pas des boudoirs de ces petites filles, qui, pour imiter les grandes dames, et afficher des connaissances qu'elles ne possèdent pas, ont la fureur des livres, des estampes ou des coquillages ; l'entrée n'en coûte pas beaucoup, pourvu qu'on arrive avec un livre bien relié, une image encadrée, une écaille d'huître tournée singulièrement ; la divinité qui, comme j'ai dit, ne se connaît à rien, ne vous chicane pas sur la valeur réelle de l'offrande, vous admet à son culte, et vous ouvre le sanctuaire.

Le cabinet de la petite Mimi est agréable. Il est orné de deux tableaux excellents. L'un re-

présente la métamorphose de Jupiter en pluie d'or. On y voit Danaé voluptueusement renversée sur son lit, le sein découvert, la bouche et les mains ouvertes pour ne rien perdre des faveurs du dieu. Le second tableau est la parodie du premier ; Mimi y est peinte à peu près dans le déshabillé de la fille d'Acrise. Un milord est à ses pieds. D'une main, elle lui fait remarquer la brillante métamorphose du souverain des dieux ; de l'autre, elle semble ne soulever la toile qui cache les trois quarts de ses charmes, que pour y recevoir les guinées que l'Anglais laisse tomber. Le cabinet est joli comme vous voyez ; mais la vue en est chère, puisqu'on ne peut y entrer sans imiter Jupiter ou l'Anglais.

Le réduit amoureux de Sophie est moins gai, mais aussi ruineux. Comme ses dépenses excessives ont épuisé ses ressources, et lassé ses créanciers ; qu'elle a été obligée de se retirer dans un endroit privilégié, et qu'elle n'ose en sortir crainte d'être arrêtée, son cabinet est tapissé avec les *sentences* qu'on a obtenues contre elle. Aucun de ses adorateurs ne peut espérer de la fléchir, sans avoir au préalable enlevé un des *papiers timbrés*, et sans avoir en même temps payé la somme à laquelle *ladite demoiselle a été condamnée par ladite sentence, pour les causes y portées, sans préjudice d'intérêts, frais, dépens, etc.* Je fus contraint par corps à payer le mémoire de son herboriste ; c'était le moin-

dre, il était taxé à cent louis ; l'article seul du cerfeuil montait à huit cents livres.

J'ai encore fréquenté chez la fameuse Victoire et chez sa sœur. Leurs cabinets n'ont rien de merveilleux ; ils peignent cependant bien le caractère des princesses. L'aînée est représentée sous la figure d'Atalante cessant de fuir son amant pour ramasser des pommes d'or. La cadette est peinte en Bastienne ; elle tient un papier de musique, sur lequel sont écrits en très gros caractères et très lisibles, ces vers que chantait avec tant de grâce la femme de l'Anacréon français :

> A Paris la richesse
> Se donne à la jeunesse,
> Et pour en ramasser
> Il ne faut que se baisser.

Le réduit de la marquise de .... semble d'abord annoncer la volupté seule : ne vous y fiez pas, c'est un imposteur. Il est entouré de glaces, de sorte que la marquise ne peut faire un geste, sans que ses grâces, multipliées à l'infini, ne causent la plus vive des sensations. Deux petits Amours soutiennent les rideaux qui couronnent la niche où est le sopha, mais du petit bout du doigt seulement, et comme pour dire qu'un rien peut les faire tomber. Un troisième Amour, avec une couronne de myrte à la main, semble vous agacer en vous la présentant. Rien ne serait plus charmant, si une

maudite table de jeu qui figure toujours dans le milieu de ce cabinet délicieux, n'en détruisait, selon moi, toutes les beautés. Il faut absolument faire la partie de madame, qui a l'heureuse habitude de gagner presque toujours. Si quelquefois le sort triomphe de son adresse, ses doigts profitent de la distraction que ses beaux yeux vous donnent. Je la surpris un jour qui faisait tout doucement passer mes fiches de son côté. Je la pris sur le fait ; je m'écriai tendrement : « Belle main, laissez ma boîte, prenez mon cœur ! » Dès ce moment je fus disgracié, et je passai pour un impoli qui ne connaissait pas les droits du beau sexe.

Vous connaissez tous la belle Sophie. Quelques personnes la placent au rang des femmes fortes, quelques autres dans la classe des beautés voluptueuses ; pour moi, je sais qu'en femme sensée, elle ne satisfait ses goûts et ses caprices que lorsqu'elle est tranquille du côté de l'intérêt. Ce dieu règne de préférence dans son cœur, et lui vaut une place dans ce chapitre. Un tableau qui est dans son boudoir, et que le peintre a malignement imaginé d'après les aventures et le caractère de la dame, va vous la peindre entièrement.

Sophie est représentée devant son pupitre pinçant la guitare ; un militaire est à sa droite, donnant du cor ; un petit abbé occupe la gauche avec sa flûte, et un financier est vis-à-

vis jouant de la poche. On lit sur le haut du papier de musique : *Concert à trois.*

Le lourd Midas, qui avait demandé à l'Apelles moderne un tableau de fantaisie, a payé fort chèrement celui-ci, sans en avoir jamais deviné l'allégorie ; le militaire, l'abbé et la belle n'ont eu garde de l'instruire.

Oh ! parbleu ! j'allais oublier le boudoir de Rosalie. Il est assez simplement décoré ; mais on y voit à côté du meuble le plus conséquent, un buste de carton, qui représente l'Amour vêtu en quinze-vingt. On n'a pas oublié la petite tasse ; tout le monde est obligé d'y mettre, sans quoi la prêtresse, qui n'est pas aveugle comme le dieu, vous boude.

Il est arrivé à ce sujet une histoire que je vais vous raconter. Le héros est un Suisse d'une taille et d'une grosseur démesurées. Un jour au sortir d'un grand repas, il voit notre belle, pousse quelques hoquets en guise de soupirs, fait brusquement sa tendre déclaration ; on le conduit dans le cabinet mystérieux : on lui fait remarquer le petit dieu ; il sourit de l'idée ; on lui montre la tasse de l'aveugle ; il demande pourquoi il la porte : on le lui explique. Comme il n'entendait pas le français, on eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre qu'à moins de douze louis le petit dieu ne lui serait pas favorable.

Le Suisse, tout en trouvant que le petit *l'Amour était pien cher*, paie son poste, en prend

possession, y plante son étendard, et s'y endort. La belle, peu faite à un poids aussi lourd et aussi immobile, veut s'en débarrasser, s'agite de son mieux, peste, crie, menace ; peine perdue ! Elle allait enfin étouffer, quand l'énorme masse, en se réveillant, lui adresse ces paroles : « *Montame, fous point faire tant de tapage. Moi* « *l'y être perché pour mon l'argent à moi*, « *moi afoir donné douze louis à fous pour* « *monter, moi en fouloir le double pour moi* « *descendre.* »

Peignez-vous la situation de la pauvre Rosalie. Intéressée comme l'est la princesse, elle ne savait trop si elle étoufferait bravement sous son fardeau, ou si elle perdrait vingt-quatre louis. Le Suisse généreux vit son embarras et se contenta de la somme qu'il lui avait donnée. Elle la lui rendit, bien désespérée de renverser le proverbe, et d'être obligée de dire : *Un Suisse et point d'argent*. Elle jura dès ce moment une haine éternelle aux treize cantons. On prétend même qu'elle a poussé l'animosité jusqu'au point de cabaler contre la tragédie de Guillaume Tell.

Le président termina là l'histoire de ses voyages. Nous examinâmes de nouveau son cabinet. Nous lui donnâmes la préférence sur tous ceux que son propriétaire nous avait peints ; nous louâmes beaucoup sa simplicité ; le sopha qui l'entoure nous parut surtout très commode, et nos compagnes firent un cri de joie. Vous

en devinez sans doute la raison ? En tout cas, vous allez l'apprendre dans le chapitre suivant, qui sera le dernier. Du moins, je l'espère. Je l'espère aussi, s'écriera peut-être quelque lecteur malin. Qui ne donnerait pas ce bon mot pour toutes les épigrammes de Martial ?

CHAPITRE XII

L'amour est un fûté matois.

Le cabinet de l'Aurore fit son effet; nous rajeunîmes comme Titon. Nos divinités, qui s'en aperçurent, en poussèrent, comme je l'ai dit, des cris de joie. Les friponnes se doutaient bien que nous vieillirions de nouveau dans leurs bras.

En effet, nous brûlions tous d'avoir quelque lustre de plus. Le président partageait nos désirs; il tira un rideau qui, servant de nuage à la lune, mit l'Amour à son aise : ce dieu fit, dans l'obscurité, une ample moisson, et s'endormit enfin sur les myrtes qu'il venait de cueillir. Hélas! il était loin de croire que la dévotion viendrait le réveiller.

On se rappelle sans doute notre aventure chez le commissaire. On a vu que nous l'avions plaisanté; mais, après notre départ, comme les moines connaissent tout le monde, celui que nous avions si mal à propos arrêté dans sa course

donna nos noms et nos demeures; il obtint à ce prix la liberté de Manon et la sienne. Le commissaire, piqué que nous eussions osé rire de la liaison amoureuse qui régnait entre lui, le moine, Manon, sa femme, le clerc, la servante, son valet et le sergent du guet, fut porter plainte au père de Persac.

D'un autre côté, le révérend moine se trouvait le directeur de la vieille parente de notre président; il alla lui dire que, chargé par une de ses pénitentes de sauver l'honneur d'une famille respectable en conduisant une jeune personne qui avait fait un faux pas chez une de ses parentes, M. de Persac, accompagné de deux ou trois libertins, l'avait forcé d'aller chez un commissaire révéler au grand jour la honte de la demoiselle déguisée en abbé, et qu'il avait en même temps exposé sa démarche, toute honnête, toute charitable, à de malignes interprétations.

Ce n'est pas tout. On doit se souvenir encore des menaces de la danseuse. « Je vais, nous « avait-elle dit, parler à des personnes qui vien« dront troubler vos plaisirs. » Elle part, guidée par la vengeance : en traversant le boulevard, elle rencontre la bouquetière, lui fait part de ses chagrins et de ses projets, apprend d'elle le nom de la rue où loge le père de Persac, y vole, trouve le vieux président et sa parente gémissant tous les deux sur le sort d'un malheureux jeune homme qui se damne, leur indique le

théâtre de ses plaisirs; ceux-ci montent en carrosse, arrivent, percent jusque dans le cabinet où nous dormions tranquillement, et, dévoilant la lune, voient nos diverses attitudes. Nous nous étions presque tous débarrassés de nos robes : ainsi le tableau ne devait pas être édifiant.

La petite marchande, connaisseuse en bijoux, avait porté la main du chevalier sur les plus précieux. L'actrice me prenait encore pour charmant. La Diane se trouvait dans les bras du président : elle voulait bien faire voir qu'elle était la déesse des bois et de la chasse, puisqu'elle avait sa main sur un javelot toujours sûr de ses coups, et l'autre sur le taillis délicieux où se font les chasses les plus agréables.

A ce spectacle, les deux dévots firent plusieurs signes de croix, et nous éveillèrent en nous donnant pieusement à tous les diables. Nous détalâmes sans dire mot, croyant avoir les deux rabat-joie sur nos pas; cependant, nous avions déjà pris nos habits qu'ils ne paraissaient point. Je suis perdu ! s'écria douloureusement le président; sans doute qu'ils brisent et cassent tout dans mon cabinet. Nous y courûmes; nous regardâmes à travers la serrure, et nous vîmes qu'au lieu d'en détruire les beautés ils étaient dans la plus plaisante des extases... Ah! que l'Amour est fin !

Monsieur le président, disait la vieille dévote en toussant, voyez, voyez comme ces maudits

renégats, ces libertins, ces infâmes poussent la sensualité jusqu'au dernier point. Respirez un peu l'odeur suave que ces fleurs exhalent. Contemplez ce plafond, ce parquet. O dieux! quelle imagination diabolique! Tout en disant cela, elle passait ses bras dans une des robes que nous avions laissées, et dérangeait l'énorme perruque du président en chargeant ses épaules d'un carquois. — Que dites-vous, continua-t-elle, de cette parure? — Que le diable même l'a inventée, répondait le président; elle est tout à fait séduisante : je crois vous voir à l'âge de quinze ans. — Vous êtes aussi tout à fait rajeuni, poursuivait la vieille sibylle, en soupirant d'une façon plaisamment ridicule.

Eh bien! s'écria le président en s'asseyant, ne voilà-t-il pas un malheureux sopha tout à fait dangereux? Voyez comme on l'a fait bas et large! Reposez-vous-y un instant, vous devez être fatiguée. — Comment ne le serais-je pas? Les désordres de votre fils m'ont si fort tourmentée toute la journée... En effet, ce sopha est bien commode! Monsieur le président, ce réduit est trop agréable pour des profanes; il faut l'enlever à votre fils, et nous viendrons nous y recueillir, y faire des méditations. — Oui; mais si le diable, accoutumé à y régner, nous y tend quelque piège? — Il n'aura garde! Est-ce à des personnes d'une sagesse si bien éprouvée qu'il osera se jouer? Il serait trop certain de ne pas triompher. — Madame, il est

bien malin! et je sens qu'il me tente déjà. Vos charmes, relevés par cette parure, font sur moi un effet si surprenant! — Eh! non, vous dis-je. D'ailleurs, je saurais bien le repousser. Ce ne serait pas la première fois. — Repoussez-le donc, madame. Je le sens, je le vois; le voilà triomphant. — Bon! bon! vous plaisantez. Je voudrais bien voir cela. — Voyez donc! voyez donc vite! Il n'est pas besoin que vous preniez vos lunettes. — Fi, monsieur le président! Vous êtes un réprouvé, un pervers! Finissez donc! Que voulez-vous faire? — Succomber à la tentation, c'est un moyen excellent pour n'être plus tenté.— Vous me scandalisez furieusement, monsieur le président... mais continuez... vous êtes si fort possédé du démon que vous vous adresseriez, peut-être, à quelque mondaine qui ne vous garderait pas le secret... causerait du scandale... et ferait disparaître votre réputation d'homme pieux... Il faut avoir de la charité pour son prochain... Dieu nous l'ordonne. — C'est très bien dit! — D'ailleurs, j'ai fait tant de bonnes œuvres que le ciel serait injuste s'il ne nous pardonnait pas une malheureuse petite faiblesse. Ils se turent, et prouvèrent qu'ils avaient effectivement le diable au corps : ils faisaient des mines de possédé.

Saturne et Cybèle, ridiculement ornés de la parure d'Hébé, font cahin-caha une scène amoureuse; et l'Amour, qui jadis avait été très souvent bercé sur les genoux de la dame, s'en

éloigne à tire d'ailes, crainte d'y trouver présentement son tombeau.

Nous partîmes tous d'un grand éclat de rire, et nous déconcertâmes si bien les vieux amants qu'ils n'ont plus osé gronder notre aimable président. Nous montâmes en carrosse sans savoir où passer le reste de la soirée; il n'était que deux heures après minuit. Heureusement, il y avait encore du monde aux Comédiens de bois. Nous y trouvâmes toutes les femmes dont la bouquetière nous avait raconté l'histoire : nous voulûmes les railler; mais la danseuse avait déjà publié sa vengeance, et nous fûmes si bien persiflés que nous jugeâmes à propos de nous retirer. En passant devant la porte de notre commissaire, nous y vîmes, à la clarté de nos flambeaux, une femme qui parlait de très près à un homme : nous ne pûmes distinguer si c'étaient la dame et le clerc, ou bien la cuisinière avec le laquais ou le sergent. Nous entendîmes très distinctement le perroquet, qui, dans la journée, ayant sans doute entendu prononcer nos noms très souvent, les répétait en raint de toutes ses forces.

POST-FACE

Le président s'était très bien aperçu que la comtesse avait eu des distractions et de l'humeur pendant la lecture. Il lui demanda si l'ouvrage lui déplaisait. « Non, « dit-elle froidement, c'est une bagatelle, « une petite folie assez drôle. J'aime surtout « que l'abbé, exact sur les bienséances, ait « eu soin de ne pas blesser les oreilles par « un seul mot indécent. C'est mon faible à « moi que la décence. Sans la décence rien « ne me paraît bon. » Pour moi, ajouta le président, je viens de voir dans cet ouvrage un grand défaut, que je n'avais pas d'abord remarqué. Il m'avait paru tout à fait décousu et digne de la plume de nos plus grands esprits; point du tout! On voit que l'auteur

a visé en secret à l'ennuyeuse symétrie. S'il avait cette ridicule prétention, que ne ramenait-il sur la scène Saint-Val et sa vertueuse épouse ?

Ah ! Persac, s'écria la dame, laissez de grâce en paix le perfide Saint-Val et l'infortunée qui est enchaînée à son sort. — Quoi ! madame, la connaîtriez-vous ? — Hélas ! cette épouse tendre, sensible, vertueuse, qu'il a oubliée, qu'il a trahie lâchement, pour une vile créature. — Eh bien ? — Vous la voyez devant vous. — Est-il possible ? Je vous avoue, madame, que je ne m'y attendais pas. — Un homme lié, par de saints nœuds, à une femme respectable, qui l'aime, qui l'adore, qui ne vit que pour lui, peut-il se résoudre à lui faire des infidélités dans un pays où elles sont si dangereuses ? Et avec qui encore ? Je suis outrée ! furieuse ! Euh ! le monstre d'ingratitude ! — Ah ! madame, comme votre conduite fait bien la critique de la sienne. Vengez-vous, madame, vengez-vous bien vite. Il le mérite. — Non, laissez-moi, mon cher Persac. N'abusez pas d'un moment où le dépit, la colère me feraient consentir à des choses

qui... Persac... Monsieur le président... Persac... Monsieur le président... que faites-vous ? — Vous le voyez, madame, je travaille à vous venger... Vous êtes vengée.

La comtesse déclama encore contre son époux ; le président la vengea encore. Elle trouva goût à la vengeance, et allait continuer à se plaindre de son perfide, quand le président lui dit très-sérieusement : « Madame, je conçois qu'il est doux à un « cœur offensé de se venger ; mais il est « quelquefois aussi beau de pardonner. » Et il disparut. La dame, peu satisfaite de l'éloquence de son vengeur, fut en chercher des plus déterminés au Waux-Hall. Une honnête femme une fois révoltée est vindicative comme tous les diables.

N'a pas pourtant une Honesta qui veut.

Belphégor. La Fontaine.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans la première partie

Introduction i
Épitre dédicatoire. v
Envoi ix
Avant-Propos. xiii
Chapitre I. Joli souper manqué i
Chap. II. Le chevalier raconte comment il a manqué aussi un souper charmant. — Tour de vieux mousquetaire. — Projet d'un souper plus heureux dans une petite maison 5
Chap. III. Preuves d'une vocation très décidée pour la robe. — Départ pour la petite maison. — Accidents sur la route. — Aventure chez un commissaire. . . 9
Chap. IV. Suite de l'aventure chez le commissaire. — Accident imprévu qui arrive au petit abbé. — Le boulevard 13
Chap. V. La bouquetière raconte les aventures de plusieurs nymphes du boulevard 17
Chap. VI. Le nouveau débarqué. — La fausse généreuse. — Le faux milord. 23
Chap. VII. La petite maison. — Le bain. — Agréable surprise 29
Chap. VIII. L'attrait du plaisir. — Triomphe de la philosophie de Saint-Val. — On sort du bain. . . . 33

CHAP. IX. Le labyrinthe. — Plaisante façon de jouer la comédie. — On soupe. — Nouveau plan d'amusement 37

CHAP. X. La vertu de la Diane court de grands risques... — On l'attaque... — Elle combat... — Trait d'avarice de son oncle 41

CHAP. XI. La Diane cède. — Fin de son histoire. — Commencement d'une autre 45

CHAP. XII. La dévote charitable. — Le malade imaginaire 49

CHAP. XIII. Le président achève de raconter son aventure. — La danseuse commence la sienne. — Les vers à soie 55

CHAP. XIV. La danseuse croit voir toute la nuit des vers. — L'amour a pitié de ses maux 59

CHAP. XV. Fin de l'aventure de la danseuse. — M. de Saint-Val raconte son histoire, sa naissance; il devient amoureux 63

CHAP. XVI. Songe moral de M. de Saint-Val 67

CHAP. XVII. M. de Saint-Val fait connaissance avec un homme prudent qui lui sert de *Mentor*, lui donne de bons conseils, et lui fait connaître les habitants du pays qu'ils habitent 71

CHAP. XVIII. L'ennuyeux M. de Florimon continue de peindre le pouvoir de l'art à l'ennuyeux M. de Saint-Val 75

CHAP. XIX. Saint-Val est successivement ébloui par plusieurs charmes différents, et cruellement détrompé 79

CHAP. XX. L'art persécute encore Saint-Val. — Reconnaissance. — Points. — C'est encore l'éternel M. de Sain-Val qui parle, au grand regret des nymphes . . 83

CHAP. XXI. Mariage de Saint-Val et Minette 89

CHAP. XXII. Très bon à effectuer. — Saint-Val continue à peindre son bonheur. — La mariée fait des façons. 93

CHAP. XXIII. Saint-Val se retire bien fâché d'avoir sacrifié à l'art et au plaisir... — La danseuse délaissée se retire aussi après avoir fait ses adieux. 97



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans la seconde partie

Avis au lecteur. 105

Chapitre I. Très-important pour le commerce. . . . 107

Chap. II. L'orgueil humanisé. — La mort pour les malheureux n'a rien d'affreux. 113

Chap. III. Mort de la marchande. — Histoire du chevalier. — L'amour champêtre. 119

Chap. IV. Fin de l'histoire de Suzette. — L'abbé commence la sienne; sa première déclaration n'a pas un heureux succès. C'est une femme bel esprit qui l'ébauche. 125

Chap. V. L'abbé fait des vers, ils ont quelques succès; mais on exige de lui des ouvrages plus conséquents. — Il se dépite et va offrir ailleurs le trésor qu'il destinait à madame de la Césure. 131

Chap. VI. Deux bonnes fortunes manquées; comment. — L'abbé revient à madame de la Césure. — Façon de faire un ouvrage bien vite, et de le rendre célèbre. 139

Chap. VII. L'abbé monte son imagination, etc. — L'actrice de province raconte son histoire. 147

Chap. VIII. Attrapez-moi toujours de même. — Cabinet du robin 153

Chap. IX. Des boudoirs consacrés à la volupté. . . . 159

Chap. X. Boudoirs des femmes fortes. 165

Chap. XI. Boudoirs consacrés à l'intérêt. 169
Chap. XII. L'Amour est un fûté matois.. 177
Post-face 183

